
Les *castros* vettons et leurs populations au Second Âge du Fer (V^e siècle - II^e siècle av. J.-C.).

II: l'habitat, l'économie, la société

CHRISTOPHE BONNAUD

R É S U M É

Cet article, qui fait suite à un autre sur l'implantation et les aspects défensifs des *castros* vettons, s'attache plus précisément aux populations qui ont vécu dans le cadre de ces sites fortifiés au 2^d Âge du Fer. Prenant appui sur l'historiographie et les dernières et importantes avancées de la recherche (archéologique) en ce domaine, mais aussi, lorsque c'est possible, sur les rares témoignages littéraires, nous avons tenté de restituer le cadre de vie principal des Vettons durant les siècles précédant la conquête romaine. Ainsi, on s'est attaché successivement à la restitution de l'aménagement de l'habitat, et de la vie quotidienne: quelle était l'étendue de ces villages? Quelle était la fonction des doubles et triples enceintes? Peut-on réellement parler d'une organisation urbaine à l'intérieur de ces murailles? Que nous apprend l'archéologie sur l'aspect des maisons? Quelle évolution ont connu les *castros* durant le 2^d Âge du Fer? Nous nous sommes attardés dans un deuxième temps sur les moyens de subsistance des populations des *castros*, en particulier sur ce qui devait constituer leur ressource principal: l'élevage. Même si les autres activités, comme l'exploitation des richesses minérales, l'artisanat ou le commerce n'étaient pas négligeables (mais les sources sont rares ou difficiles à exploiter), les Vettons apparaissent en effet avant tout comme des éleveurs, et l'élevage des porcs et des bovins était l'activité essentielle de leur activité pastorale, bien que là aussi, les sources soient lacunaires. A cet égard, il est difficile d'interpréter la très importante statuette zoomorphe retrouvée en pays vetton. Enfin, en nous aidant de ce que nous apprennent les nécropoles contemporaines des *castros*, certaines sépultures étant pourvues de mobilier funéraire, nous avons essayé de dresser un tableau général des différentes catégories sociales, bien que l'archéologie funéraire nous renseigne essentiellement sur les milieux dirigeants qui possédaient notamment les armes, les chevaux et sans doute le bétail.

R E S U M O

Este artigo, que surge na sequência de outro consagrado à implantação e aos aspectos defensivos dos *castros* vetões, centra-se sobretudo nas populações que viveram dentro da estrutura destes locais fortificados durante a II Idade do Ferro. Apoiando-nos na historio-

grafia e nos últimos avanços da pesquisa arqueológica neste campo, mas também, quando tal é possível, nos escassos testemunhos literários, tentamos reconstituir a estrutura principal da vida dos Vetões, durante os séculos que precederam a conquista romana. Assim, abordámos sucessivamente a restituição da organização do habitat, e à vida diária: qual era a extensão destas cidades? Qual era a função das muralhas duplas e triplas? Pode realmente falar-se numa organização urbana dentro destas paredes? Que nos ensina a arqueologia sobre a configuração das casas? Que evolução sofreram os castros durante a II Idade do Ferro? Incidimos a nossa atenção, num segundo momento, sobre os meios de subsistência das populações dos castros, em particular sobre o que devia constituir o seu recurso principal: a pecuária. Mesmo se as outras actividades, como a exploração das riquezas mineiras, o artesanato ou o comércio não fossem insignificantes (embora as fontes seja raras ou de difícil exploração), os Vetões emergem, antes de mais, como criadores de gado, nomeadamente de gado porcino e bovino era a actividade essencial de sua actividade pastoral, se bem que, neste particular, as fontes também se mostrem lacunares. A este respeito, é difícil interpretar a estatúria zoomórfica, muito abundante, encontrada na região vetona. Por último, baseando-nos no que as necrópoles contemporâneas dos castros nos ensinam, e considerando que determinadas sepulturas possuem mobiliário funerário, tentamos elaborar um retrato geral das várias categorias sociais, embora a arqueologia funerária nos informe primeiramente sobre as classes dirigentes, detentoras das armas, dos cavalos e, indubitavelmente, do gado.

Introduction

Sites défensifs, les *castros* étaient aussi des lieux de vie où une société s'organisait et évoluait selon des normes établies. Les *castros* étaient sans doute avant tout, même si l'archéologie nous a longtemps renseigné beaucoup plus sur son architecture militaire, un lieu où une population s'est installée, a vécu, a produit, a modifié son cadre de vie. Une telle fonction du site a inévitablement laissé des traces archéologiques, sans oublier les sources littéraires et épigraphiques postérieures qui évoquent certains aspects de la vie sociale qui pouvait s'exercer à l'intérieur de ces murailles. Cependant, l'utilisation de ces sources n'est pas sans poser problème. Nous restons très dépendants des sources archéologiques pour essayer de restituer les réalités économiques et sociales, en particulier le cadre dans lequel s'exerçaient cette vie quotidienne et les activités économiques tels que l'élevage, le commerce, l'artisanat. En fait, et malgré les importants progrès de la recherche ces dernières années (Álvarez-Sanchís, 1999, p. 22-25), peu de gisements identifiés comme *oppida* ou *castros* ont été l'objet de fouilles à peu près complètes. Parmi les exceptions, on citera cependant Las Cogotas et surtout El Raso de Candeleda, tous deux situés dans la province d'Ávila (Cabré, 1930; Fernández Gómez, 1986). De plus, la transformation de certains *castros* en sites défensifs d'envergure et de complexité supérieures (*oppida*) serait à mettre en relation avec l'arrivée des armées puniques et romaines. Nous avons vu que d'importantes modifications défensives ont effectivement vu le jour dans les deux derniers siècles du 2^d Âge du Fer (Bonnaud, 2005, sous presse). Il nous faudra déterminer s'il existe aussi une traduction de ce changement de contexte dans le domaine de l'habitat et des moyens de subsistance. J. R. Álvarez-Sanchís rappelle ainsi qu'entre les habitats fortifiés du début du 2^d Âge du Fer et les grands *oppida* du II^e siècle avant J.-C., il y eut des changements fondamentaux au sein des com-

munautés indigènes, peut-être le passage d'une organisation sociale de type tribal à un autre système plus élargi, fondé sur la notion de groupe ethnique, avec des caractéristiques démographiques et économiques différentes (Álvarez-Sanchís, 1999, p. 112). En d'autres termes, les populations des *castros* du V^e siècle av. J.-C. ne sont plus celles du II^e siècle av. J.-C. Il convient donc d'être prudent quant aux synthèses qu'on pourrait être tenté de réaliser sur le peuplement des *castros* vettons au 2^d Âge du Fer.

L'étude des populations vettonnes ne peut se limiter à l'archéologie de l'habitat. Les nécropoles de certains *castros* nous ont fourni une importante quantité de matériel qui nous renseigne sur l'artisanat, l'armement, la culture matérielle des habitants des *castros*. A ce titre, la nécropole du *castro* de La Mesa de Miranda, La Osera, constitue la plus importante source de connaissances, avec plus de 2000 tombes, alors que seule une des six zones de la nécropole a été l'objet de publications (Cabré et al., 1950). Cependant, depuis quelques années, le reste des zones est fouillé et a fait l'objet de quelques publications (Cabré et Morán, 1990, p. 77-80; Baquedano, 1990, p. 279-286, 1996, p. 73-90; Baquedano et Escorza, 1995, p. 26-37 et 1996, p. 175-194). L'autre grande nécropole est celle de Las Cogotas, avec ses 1613 tombes réparties en quatre zones principales et qui a été l'objet d'une première publication en 1932, suite aux fouilles de J. Cabré (1932). Les autres nécropoles fouillées ont fourni un nombre bien moins considérable de tombes.

Les sources littéraires gréco-romaines sur les Vettons sont rares. Les mentions des Vettons sont sporadiques et très succinctes (Alonso-Nuñez, 1991, p. 85-87; Sánchez-Moreno, 1996, p. 23-40). Ces documents ont été rédigés à l'époque romaine. La plupart décrivent des situations contemporaines. Au sein de ces sources littéraires, Strabon semble occuper une place particulière, dans la mesure ou non seulement c'est lui qui fait le plus souvent référence aux Vettons, mais encore, sa *Géographie* reflète incontestablement une situation préromaine du fait des sources qu'il a utilisées (principalement Posidonios d'Apamée) (Aujac, 1966; García y Bellido, 1968; Blázquez, 1971, p. 11-94; Van der Vliet, 1984; Plácido, 1987-1988, p. 242-256; Pérez Vilatela, 1989-1990, p. 205-214). L'utilisation de l'oeuvre de Strabon n'est cependant pas dénuée d'inconvénients. En effet, les quelques mentions des Vettons sont faites de façon très sporadique. Il est certain que Strabon ne s'intéresse pas particulièrement à ce peuple et n'est pas documenté sur lui. Il ne mentionne les Vettons qu'à côté d'autres populations de la Meseta (Carpétans, Vaccéens...), dans une perspective géographique très générale. Il ne faut guère compter sur Strabon pour nous aider à cerner la réalité du monde vetton. En revanche, Strabon s'attarde sur la "*Lusitanie*". Si celle-ci désigne plutôt, à l'époque de Strabon, tout l'ouest de la péninsule ibérique, certaines informations sur les "*Lusitaniens*" pourraient concerner les Vettons, par exemple l'évocation de l'abondance en eaux: "*Le pays dont nous parlons est très favorisé, en particulier parce qu'il est traversé par des cours d'eau, grands ou petits, qui, coulant d'est en ouest, sont parallèles au Tage. La plupart d'entre eux peuvent être remontés en bateau et on y trouve très souvent de l'or en paillettes*" (Strabon, III, 3-4) Mais il semble bien que la Lusitanie de Strabon doive être envisagée de façon plus restreinte: "*Ce pays est limité au sud par le Tage, qui en constitue un côté, à l'ouest et au nord par l'océan, à l'est par les Carpétans, les Vettons, les Vaccéens et les Callaïques, pour ne mentionner que ses voisins les plus connus*" (Strabon, III, 3 - 3). Outre Strabon, un certain nombre d'autres documents littéraires, toujours d'époque romaine, peuvent-être utilisés pour l'étude des Vettons indépendants. Ces documents, écrits par Plutarque, Polybe, Polyen, Tite-Live, évoquent le raid carthaginois sur Salamanque au III^e siècle av. J.-C. (Bejarano, 1955, p. 97-98, 105-106). Contrairement à Strabon, ces écrits nous fournissent d'intéressantes données, bien que peu nombreuses, sur les structures socio-économiques des habitants du *castro* de Salamanque en cette fin de III^e siècle av. J.-C., mais encore faudrait-il être certain de l'appartenance de cette ville aux Vettons à cette époque.

Enfin, les documents épigraphiques ne nous sont guère utiles dans la mesure où ils ont été presque tous rédigés sous le Haut-Empire, le plus ancien étant une tessère d'hospitalité datée de la fin du II^e siècle av. J.-C. (Bonnaud, 2001, p. 9-11). Même si ces inscriptions reflètent certainement une situation sociale préromaine (onomastique, théonymie, structures gentilitaires), ils sont d'abord la traduction d'une société vettonne influencée par le monde romain. Ce type de documents est donc à manier avec une extrême prudence pour l'étude des structures socio-économiques du monde vetton au 2^d Âge du Fer.

L'aménagement intérieur et la vie quotidienne

Les superficies (voir Fig. 1)

Nous disposons du travail de M. Almagro-Gorbea et de A. F. Dávila sur les superficies des *oppida* de l'intérieur péninsulaire qui permet de mettre en relief le cas vetton par rapport aux autres populations du centre, de l'ouest et du nord de "l'Hispanie celtique": Orétans, Olcades, Carpétans, Vaccéens, Astures, Cantabres... (Almagro-Gorbea et Dávila, 1995, p. 209-233). De cette étude, qui prend en considération une centaine d'*oppida* et quelques *castros* n'ayant pas atteint le "stade urbain", il ressort que la Vettonnie offre des sites relativement étendus (moyenne: 25, 5 ha). C'est moins que la superficie moyenne des Vaccéens et des Carpétans, mais bien supérieur à celle des sites lusitaniens ou du nord-ouest (Cantabres: 12, 5 ha par exemple). En revanche, ces *oppida* et *castros* possèdent pour la plupart de grandes enceintes extérieures qui ne devaient pas renfermer de fortes densités de population. De plus, ces habitants présentent un faible degré d'organisation interne. Nous verrons cependant qu'il faut peut-être nuancer cette affirmation au vu du cas du Raso de Candeleda. Les auteurs de cette étude mettent l'agrandissement de ces sites en relation avec la pression des Carthaginois puis des Romains à partir de la fin du III^e siècle av. J.-C. (protection du bétail) (Almagro-Gorbea et Dávila, 1995, p. 227). De plus, il faut mettre en évidence l'exception d'Ulaca (60 ha) puisque, à l'échelle péninsulaire, les habitats les plus étendus sont dans les plaines sédimentaires, non loin d'importantes voies de communication, en contact avec de riches terres agricoles, ce qui n'est pas le cas de ce *castro*.

Cependant, l'avancée de la recherche archéologique a permis de relativiser cette notion de grands *castros* vettons. En effet, M. Almagro-Gorbea et A. F. Dávila ont con-

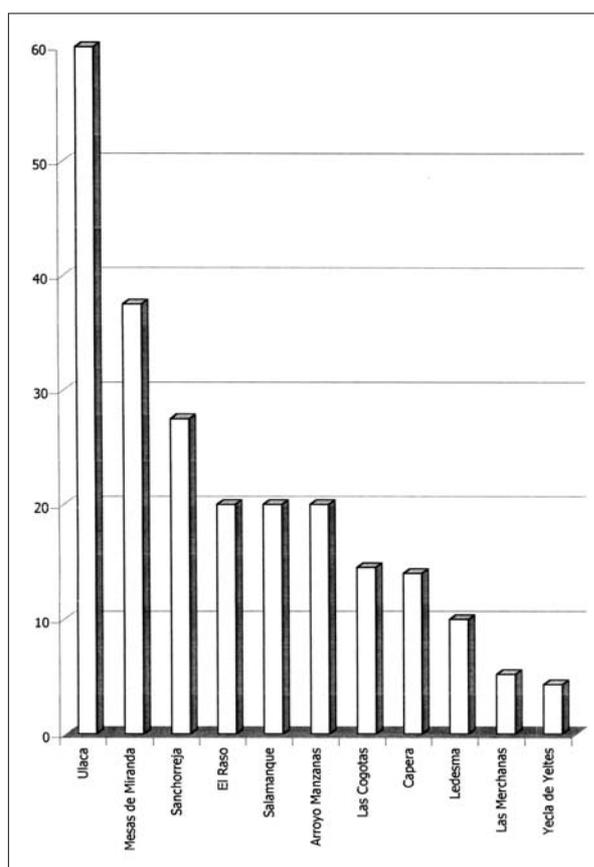


Fig. 1 Superficie de quelques castros vettons (en hectares).

sidéré un nombre très restreint de sites vettons (8 au total), pour la plupart relativement étendus et connus depuis longtemps. De plus, cinq des huit sites sont situés dans la province d'Ávila, au nord du Système Central (*Sierra de Gredos*), où dominent les grands *oppida*: Ulaca, Las Cogotas, La Mesa de Miranda (Martín Bravo, 1999, p. 257). Nous connaissons aujourd'hui un grand nombre d'autres *castros*, en particulier en Haute Extrémadure (Martín Bravo, 1999, p. 131-260).

Si le nord du système montagneux central se caractérise effectivement par des *oppida* de surface étendue (60 ha à Ulaca, 30 ha à La Mesa de Miranda, 14, 5 ha à Las Cogotas...), au sud de ces montagnes, on trouve de petits *castros* (surfaces inférieures à 10 ha, voire 1 ha) sur les bords des cours d'eau ou le long de chaînes de montagnes, contrôlant les zones d'accès entre le Tage les plaines d'Extrémadure. Il existe bien sûr des exceptions comme les *castros* d'El Zamarril ou Castillejo de Valdecañas (superficiés un peu au-dessus de 10 ha) ou encore celui de la Sierra de Santa Marina de Cañaver. On trouve seulement dans cette partie de la Vettonnie deux grands *oppida*: Villavieja de Casas de Castañar (environ 40 ha) et El Raso de Candaleda (une vingtaine d'hectares). Ces deux derniers sites contrôlent des zones de passages importants. En Haute Extrémadure, la majorité des *castros* (62 % exactement) ont des surfaces comprises entre 1 et 2 ha. Il existe également un petit nombre de *castros* minuscules (moins de 1 ha), comme Logrosán, Herguijuela. Sur le plan chronologique, on a pu établir une fourchette allant du IV^e au I^{er} siècle av. J.-C., les sites les plus imposants devant être datés de la fin de cette période, donc au début de la présence romaine (Martín Bravo, 1999, p. 205).

Les doubles et triples enceintes: enclos à bétail ou marques d'un essor urbain?

La plupart de ces *oppida* sont d'ailleurs constitués de plusieurs enceintes (deux ou trois) (Bonnaud, 2004, sous presse). Comment expliquer l'existence de ces doubles et triples enceintes? L'hypothèse selon laquelle l'une des enceintes, la deuxième ou la troisième, aurait été un enclos pour les animaux domestiques a été développée par certains auteurs (Cabré Aguiló, 1932, p. 21; Cabré et al., 1950, p. 16-17; Maluquer, 1954, p. 96 et 103; Sayas et López, 1991, p. 123) et les dernières fouilles effectuées récemment à Las Cogotas ne contredisent pas cette idée (Mariné et Ruiz, 1988, p. 51). L'hypothèse se trouve renforcée par le caractère très pastoral de l'économie vettonne (Blázquez, 1978, p. 49-64, 103-105; Caro Baroja, I, 1976, p. 312-317; Salinas, 1982, p. 44-45): il fallait bien parquer quelque part, pendant une partie de l'année (notamment en hiver), tous ces animaux indispensables à la vie des populations du *castro*. On ne peut imaginer en effet des porcs, des chevaux, des chèvres... disséminés indéfiniment autour du *castro*, sans cesse surveillés par des bergers, surtout dans un contexte d'insécurité qui devait parfois régner avant la domination romaine. Les animaux devaient être regroupés dans une zone sûre où on ne risquerait pas de les voir s'évanouir dans la nature. Cette hypothèse se trouve également étayée par le fait qu'on n'ait retrouvé que très peu d'habitations dans les enceintes "basses". Certaines seraient même totalement vierges de traces d'un quelconque habitat. Si ces enceintes n'étaient pas ou très peu habitées, c'est sans doute qu'il s'agissait de zones dont la fonction devait être tout autre. La coutume étant d'enterrer les morts au-delà des murailles, ces enceintes pouvaient avoir une fonction économique, et plus précisément celle de renfermer tout ou partie des animaux domestiques. Enfin, on a retrouvé à proximité de deux de ces enceintes (à Las Cogotas et à La Mesa de Miranda), des sculptures zoomorphes qui pouvaient avoir pour fonction de protéger le bétail ou de favoriser sa reproduction (Cabré, 1930, p. 12; Cabré et al., 1950, p. 33-34; Maluquer, 1954, p. 103; Martín Valls, 1974, p. 72-73; Blanco Freijeiro, 1994, p. 27-30). Cette thèse ne manque donc pas d'arguments. On peut cependant lui opposer une autre série d'arguments tout aussi convaincants.

C'est précisément dans ces enceintes que se situe la porte principale des *castros*. Pourquoi avoir installé le bétail, indispensable à la survie des habitants du *castro*, en particulier en cas de siège, à proximité de la zone du *castro* la plus sensible, la plus menacée en cas d'attaque ennemie? Dans l'éventualité où ces ennemis parvenaient à investir cette enceinte — situation qui devait se présenter et était redoutée car sinon pourquoi ces murailles concentriques? — les assiégés, réfugiés dans une enceinte plus intérieure, devaient abandonner tout espoir de profiter de ces abondantes réserves. A plus ou moins brève échéance, ils étaient donc condamnés. Agir de la sorte était d'une grande imprudence qui semble tout à fait contradictoire avec le souci de sécurité que manifestent, par leurs fortifications, les habitants de ces *castros*. Le contre-argument qui consiste à affirmer que les assiégés pouvaient, en cas de siège, rapidement mener le bétail plus haut dans le *castro*, dans un endroit plus sûr, est valable. Cependant, en cas d'attaque, les énergies devaient être mobilisées pour d'autres efforts: empêcher à tout prix les assaillants de pénétrer à l'intérieur de l'enceinte la plus basse. Toutefois, étant donné la topographie de ces *castros*, les cas d'attaques surprises sont difficilement imaginables. De plus, ces enceintes basses auraient dû révéler de nombreux ossements animaux, ce qui n'est pas le cas.

La présence fréquente d'un fossé devant le mur de séparation entre la première et la seconde enceinte et le caractère particulièrement bien fortifié de cette muraille, comme à La Mesa de Miranda, avec de puissantes portes flanquées de tours et défendues par des *pedras hincadas*, tout cela indique qu'il n'y a eu, à une époque primitive, qu'une seule enceinte. Plus tard, on en a aménagé une seconde, puis encore une autre. C'est précisément cette extension progressive de la surface emmurillée du *castro* qui explique la juxtaposition des deux tours à l'extrémité sud de la deuxième enceinte. Pourquoi ces deux tours accolées l'une à l'autre? La thèse de l'extension progressive de la surface habitée et emmurillée suppose le décalage chronologique des différentes enceintes et explique qu'on ait, certes maladroitement, accolé à la tour de la deuxième enceinte une autre tour qui est en fait un élément de la troisième enceinte. Si on avait construit les différentes enceintes à la même époque, comme le pensent les partisans de l'enclos à bétail (les Vettons ne sont pas devenus éleveurs à la veille de la conquête romaine), on aurait non pas deux tours mais une seule, relativement massive. A Las Cogotas, la première enceinte présente un chemin de ronde alors qu'il existe une deuxième enceinte (González-Tablas et al., 1986, p. 119). Ce chemin de ronde aurait du mal à se justifier si la première enceinte n'avait pas été, pendant un certain temps, unique, avant qu'on ne lui accole une deuxième enceinte. A cet argument on pourrait être tenté de répondre que l'examen de la structure interne des murailles ne laisse pas apparaître de différences sensibles révélatrices d'un décalage chronologique entre les différentes murailles. En réalité, cet examen n'a pas été poussé assez loin et la technique d'emmuraillement a pu ne subir que très peu d'évolution en plusieurs siècles.

Mais surtout, l'apparition de céramiques de type Boquique et excisée dans l'enceinte primitive des *castros* de Las Cogotas et de Sanchorreja, la substitution de ces céramiques par une céramique incisée "au peigne" dans la deuxième enceinte de ces mêmes sites, constituent des indices très sérieux de la différence chronologique entre les deux parties de ces *castros* (Maluquer, 1954, p. 122-138, 1958, p. 85 ss.).

Une partie des tombes de la nécropole voisine de la Osera, se trouve enfouie dans la troisième enceinte du *castro* de La Mesa de Miranda. Le site habité s'est donc étendu sur une partie de la nécropole qui n'était plus en usage en raison de son ancienneté (Cabré et al., 1950, p. 92-95). Si on accepte l'idée que les enceintes ont été bâties en même temps, il faudrait alors imaginer que la troisième enceinte ait servi de nécropole. Cette hypothèse est peu crédible.

Enfin, il est tout à fait normal d'avoir retrouvé très peu de traces d'habitations dans la dernière enceinte des *castros* vettons. En toute logique, ces populations ne s'installaient hors de la muraille que lorsque l'enceinte qu'elles occupaient jusqu'ici devenait trop petite par rapport au

nombre d'habitations. Ainsi, lorsque la Mesa de Miranda fut abandonnée, les habitants du *castro* étaient sans doute depuis peu de temps installés dans la troisième enceinte; ou bien, l'essor démographique a été moins important qu'auparavant et cette troisième et dernière enceinte a donc été faiblement occupée.

Pour toutes ces raisons, nous pensons que la présence de deux ou trois enceintes dans la plupart des *castros* vettons s'explique principalement par la conjonction de deux facteurs:

- l'extension progressive de l'étendue de ces *castros*, ce qui entraîne le développement de la zone habitée au-delà de la muraille primitive; mais pourquoi cela ne concerne-t-il que quelques sites, la plupart dans la province d'Ávila?
- l'existence d'un possible climat d'insécurité, à une date tardive du 2^d Âge du Fer, qui amène l'emmuraillement de ces "nouveaux" quartiers. A la suite de P. Moret, nous avons évoqué la chronologie tardive de certains éléments d'architecture défensive, en particulier les tours "carrées" qui apparaissent à la fin du III^e siècle av. J.-C. (Moret, 1991, p. 35; Fernández Gómez, 1986, p. 510, 520). Mais faut-il mettre ces modifications en lien avec des événements précis? On est bien sûr tenté de voir dans ces emmuraillements et ces nouveautés d'ordre architectural, les conséquences directes de la présence carthaginoise ou romaine dans l'ouest de la Meseta mais nous manquons d'éléments fiables pour le faire. Tout au plus peut-on affirmer qu'à la fin du 2^d Âge du Fer, on constate l'augmentation de la surface de nombreux *castros* et l'apparition d' *oppida* en Vettonnie, certains continuant d'être occupés jusqu'au I^{er} siècle av. J.-C. comme à Villasviejas del Tamuja (Hernández Hernández, 1993, p. 124). A Castillejo de Sansueña, la deuxième enceinte, plus récente, s'adosse à une enceinte primitive (Martín Bravo, 1999, p. 266). A El Berrocalillo, on constate le même processus, en plus de la découverte d'un important lot de monnaies d'époque républicaine (Martín Bravo, 1999, p. 266). A Las Cogotas, l'enceinte la plus externe date de la fin du III^e siècle ou du début du II^e siècle av. J.-C. On peut tout à fait imaginer que le danger extérieur ait provoqué des modifications dans l'occupation du territoire, l'abandon de certains sites, le regroupement, l'extension et l'emmuraillement d'autres, mieux situés, en particulier dans un cadre défensif (d'où l'imposante taille des *oppida* de la province d'Ávila). A. M. Martín Bravo met l'émission de monnaies de *Tamusia* (sans doute Villasviejas del Tamuja) en relation avec ce danger extérieur (Martín Bravo, 1999, p. 266). S'agit-il du même phénomène qui touche, au II^e siècle av. J.-C. "l'Europe celtique"? On citera F. Audouze et O. Buchsenschutz, à propos de l'*oppidum* de Manching (Bavière): "A un moment donné, les habitants ou leurs chefs, qui ne résidaient pas nécessairement dans l'agglomération, ont conçu et réalisé un projet global et ambitieux: entourer une surface beaucoup plus vaste que le village original d'une fortification continue et imposante. Ils ont forgé des milliers de clous pour dresser un murus gallicus à la mode occidentale, et construit des portes monumentales surmontées de tours. Comment en effet réaliser un tel travail sans avoir un projet bien établi? Pourquoi choisir délibérément d'occuper 380 hectares, alors que ni la taille de l'habitat antérieur, ni des contraintes topographiques n'imposaient une surface aussi vaste? Comme le suggère J. Collis, il vaut mieux pour cette culture chercher un modèle dans la théorie des catastrophes que parmi les schémas évolutionnistes" (Audouze et Buchsenschutz, 1989, p. 307-308). Il faut cependant nuancer et préciser que les *oppida* d'Europe continentale, du nord et des Îles Britanniques, sont beaucoup plus étendus que ceux de Vettonnie, y compris celui d'Ulaca et il est difficile de parler pour la Vettonnie, de "projets bien établis". La plupart des *oppida* de "l'Europe celtique" se créent à l'écart, en retrait, non loin des villages alors qu'en Vettonnie, les *oppida* ne sont pas créés *ex nihilo* et il n'y a pas retour au modèle traditionnel de la fortification en hauteur; il y a continuité au contraire.

Des déficiences dans l'urbanisme?

Est-on en mesure de constater un quelconque principe d'organisation, ou même un plan, dans l'aménagement urbain des *castros*? Il faut admettre qu'on ne remarque pas le même souci d'organisation dont les Vettons ont fait preuve dans le domaine de l'architecture militaire. Il est vrai que les archéologues ont longtemps négligé la fouille des *castros* en tant que lieux d'habitat, au profit des nécropoles voisines: "*La fouille du castro de la Meseta de Miranda...ne put aller au-delà de la localisation du périmètre de ses murailles, et de ses systèmes de fortification, et de quelques-unes de ses maisons, car les cinq campagnes officielles durent être consacrées...à la nécropole* (Cabré et Morán, 1984, p. 74-78, à propos des fouilles dirigées par J. Cabré Aguiló). Ainsi, à La Mesa de Miranda (c'est également valable pour Las Cogotas), on constate la maigreur des vestiges qui ont été mis au jour par J. Cabré Aguiló, M. E. Cabré Herreros, et A. Molinero Pérez à l'intérieur des enceintes: des meules, une pierre comportant des cassolettes, une petite pièce d'argile cuite représentant un taureau, des boules d'argile, des briques, des tessons de céramique, des fibules, des armes, des os d'animaux..., soit moins de 5% de l'ensemble des objets mis au jour dans l'ensemble du site (*castro* et nécropole) (Cabré et al., 1950, p. 33-39). Il est difficile, à partir de si peu d'éléments, d'essayer d'entrevoir la vie quotidienne à l'intérieur du *castro*, et encore plus difficile de distinguer ne serait-ce qu'une esquisse d'organisation urbaine. Les archéologues ont donc longtemps considéré, au vu des fouilles entreprises à Las Cogotas, La Mesa de Miranda et Sanchorreja, que la culture Cogotas II se caractérisait par un manque de connaissances urbanistiques (Maluquer, 1954, p. 101, 1958, p. 34). F. J. Lomas évoquait même une régression en ce domaine par rapport aux sites antérieurs de la vallée de l'Ebre (Lomas, 1980, p. 35). Pendant longtemps, seules les constatations suivantes ont pu être effectuées:

- Les demeures mises au jour apparaissaient en pierre, de forme rectangulaire ou quadrangulaire, ce qui les différençait de la culture *castreña* du nord-ouest (Balil, 1971, p. 7-14; Trano, 1981, p. 89-91).
- L'appareil mural était irrégulier. Les murs avaient une épaisseur maximum de 0,60 m et suggéraient de vastes maisons en pierre, compartimentées, avec des parois de briques. Des sols d'argile battue ont été retrouvés dans la maison A et dans l'angle sud-est de la deuxième enceinte de La Mesa de Miranda.
- A Las Cogotas, on a remarqué l'utilisation de poteaux cylindriques de bois dans la fabrication des maisons (Cabré, 1930, p. 38).

Ces éléments attestaient un relatif souci d'organisation interne des maisons mais ne permettaient pas de conclure à un véritable urbanisme dans les *castros* vettons. Cependant, les fouilles de ces dernières années nous autorisent à relativiser cette vision.

Un minimum d'organisation de l'espace

A Las Cogotas, les maisons sont regroupées irrégulièrement près de la muraille, celles localisées près du chemin de l'enceinte sud étant de taille plus réduite (et moins bien équipées) que celles identifiées dans l'acropole (Ruiz Zapatero et Álvarez-Sanchís, 1995, p. 218). Les fouilles réalisées à La Coraja (Aldeacentenera) confirment l'existence probable d'un quartier bien différencié (résidence de l'élite?) en haut du *castro* (Redondo et al., 1991; Esteban Ortega, 1993, p. 61-62).

Dans ces deux cas, les enceintes ont donc aussi pour fonction de compartimenter l'espace social. A Las Cogotas, les chemins de la première enceinte ont été délimités avec de grandes pierres enfoncées dans le sol. A Yecla de Yeltes, on a pu localiser apparemment deux rues organisant l'espace interne. De même, à Ulaca, des maisons étaient disposées régulièrement le long de rues (Álvarez-Sanchís, 1993a, p. 274) et la topographie joue un grand rôle dans la distribution des maisons et autres structures repérées: J. R. Álvarez-Sanchís évoque près de 250 "structures" (maisons et annexes) dans le secteur *intra muros*, réparties en différents points, une véritable "ville pré-romaine fossilisée": des habitations rectangulaires, des constructions en appareil cyclopéen, des petites maisons davantage dispersées, des espaces vides.... en résumé une relative organisation de l'espace habité (Álvarez-Sanchís, 1999, p. 139). On constate également l'existence de quartiers *extra muros*: plus d'une vingtaine de structures à Ulaca. J. Cabré en avait identifié quelques-unes à Las Cogotas, en différents endroits (Cabré, 1930, p. 38-39, 1932, p. 11-12) et Maluquer, à Sanchorreja (Maluquer, 1958b, p. 33-34). Ces dernières années on a également pu identifier des structures et matériels en dehors des *castros* de Las Merchanas, Picón de la Mora, Cabezadel Oso (Real de San Vicente, Tolède), Castillo de Boxe (Almaraz, Cáceres) et, peut-être, Villasviejas del Tamuja (Maluquer, 1968, p. 115; Martín Valls, 1971, p. 131; Rodríguez Díaz, 1955, p. 271; Redondo et Esteban, 1992-1993, p. 170 et 174; Hernández Hernández et al., 1989, p. 69). Plutarque évoque d'ailleurs un faubourg de Salamanque lors de la prise de la ville par Hannibal au III^e siècle av. J.-C. (Plutarque, *Mul. Virt.*). L'existence de ces quartiers témoigne que l'insécurité ne devait pas être permanente et/ou qu'il y a pu y avoir un essor démographique. Cependant, à Las Cogotas, la dernière enceinte est loin d'être remplie de traces d'habitations et à Los Castillejos de Sanchorreja, les enceintes fortifiées sont très vastes. Une autre hypothèse serait de penser qu'il s'agit de quartiers créés afin de mettre à l'écart leurs habitants pour des raisons diverses (préjugés sociaux, manque de confiance, des ghettos en quelque sorte, réservés aux étrangers, aux malades, aux esclaves, aux enfants naturels ou à des individus isolés pour des raisons pénales). En tout cas, ces structures devaient être plus étendues et organisées que ce que l'archéologie nous en laisse voir actuellement.

Ainsi, sans parler de véritable urbanisme, il y avait bien dans les *castros* vettons un minimum d'organisation urbaine; c'est du moins ce que suggèrent les fouilles les plus récentes, mais celles-ci demeurent encore insuffisantes, surtout dans en Extrémadure où on connaît davantage les maisons que l'organisation intérieure des *castros* (Martín Bravo, 1999, p. 215-218).

Les maisons

On en a fouillé un petit nombre en Vettonnie. Il semblerait qu'au début du 2^d Âge du Fer, le plan rectangulaire s'impose dans le bassin du Duero mais il existe une certaine diversité quant aux matériaux utilisés, en lien avec les possibilités locales: briques sur les terres sédimentaires, pierres dans les milieux montagnards, les formules mixtes étant majoritaires: socles en granite ou ardoise, murs en briques ou pisé, possibles murs en pierres à Ulaca. Les toitures sont pour la plupart constitués de troncs d'arbres recouverts d'argile et de paille. Les maisons sont parfois adossées au parement interne de la muraille, comme à Las Cogotas, La Mesa de Miranda, Villasviejas del Tamuja (Cabré, 1930, p. 37-39; Cabré et al., 1950, p. 22 et fig. 4; Ongil, 1991). La superficie des maisons oscille, en moyenne, entre 50 et 150 m², les maisons les plus vastes se trouvant à Ulaca (jusqu'à 250 m²), les plus petites dans les sites d'Extrémadure comme Botija et La Coraja (entre 20 et 60 m²) (Hernández Hernández et al., 1989, p. 109; Ongil, 1991; Esteban Ortega,

1993, p. 61-64). Un des modèles les plus fréquents est la maison de 50 à 80 m² qui pourrait correspondre à l'habitation d'une famille "nucléaire". On ignore la fonction précise des grands bâtiments: ateliers, étables, écuries, bâtiments publics, religieux...? (Álvarez-Sanchís, 1993a, p. 274-278; Ruiz Zapatero et Álvarez-Sanchís, 1995, p. 220-222). On constate également à la fin du 2^e Âge du Fer des modifications d'ordre architectural, en particulier à Ulaca et au Raso de Candeleleda, avec l'apparition de très vastes bâtiments (jusqu'à 700 m² à Ulaca) comprenant trois ou quatre pièces mitoyennes (dont une principale occupant environ la moitié de l'espace), des prolongations des murs vers l'extérieur (vestibules? petites cours?), d'épais murs de pierres à double parement et une distribution plus ordonnée des maisons le long de rues de taille différente (Martín Valls et Esparza, 1992, p. 275; Fernández Gómez, 1986, p. 487). Il est difficile de ne pas mettre en relation ces importantes modifications avec les agrandissements des *castros* à la fin de l'Âge du Fer.

Organisation interne et vie quotidienne au Raso de Candeleleda

Les fouilles archéologiques réalisées il y a quelques années dans le *castro* du Raso de Candeleleda tendent à indiquer qu'un certain principe organisateur n'était pas du tout absent dans l'aménagement urbain du Raso. De l'étude détaillée faite par F. Fernández Gómez, nous pouvons extraire quelques données en guise d'arguments.

Rappelons tout d'abord que ce *castro* semble être né dans la seconde moitié au III^e siècle av. J.-C., à la suite de la destruction du village d'une communauté originellement installée à quelques kilomètres plus haut que El Raso, au lieu-dit "El Castañar" (Fernández Gómez, 1993, p. 151-156). Sur le versant méridional de la *sierra* de Gredos, El Raso se trouve localisé à environ 800 mètres d'altitude, bordé à l'ouest par le cours d'eau Alardos. Le site domine une vaste plaine qui s'étend jusqu'au Tiétar et, plus loin, jusqu'au Campo Arañuelo, la *sierra* de Guadalupe, les Monts de Tolède et les *sierras* d'Alcántara et de Montánchez au fond (Sánchez Moreno, 2000, p. 45). C'est ce *castro* de la fin de l'Âge du Fer que nous connaissons relativement bien grâce aux fouilles de F. Fernández Gómez (1986, 2001, p. 295-303).

On peut déceler une certaine organisation de l'espace habité. La surface emmurillée (environ 20 hectares) est presque totalement recouverte de vestiges de maisons, même si ces dernières ne sont pas régulièrement réparties. On note la présence de véritables pâtés de maisons, entourés de rues, de demeures alignées le long d'un axe de communication, d'autres maisons un peu à l'écart. À côté de la porte principale, les maisons sont alignées le long de la muraille. Les rues ne sont pas pavées y compris celle, particulièrement large, qui entoure sans doute tout le village par l'intérieur. Les noyaux de maisons sont desservis par des ruelles étroites qui semblent avant tout destinées à l'évacuation des eaux de pluie. Cette disposition suffit à nous donner une idée du degré d'aménagement du village. On discerne finalement une série de grandes artères qui traversent dans plusieurs directions, vers lesquelles se dirigent d'autres rues plus petites et des ruelles qui facilitent l'accès aux maisons.

Ces dernières se répartissent en noyaux (quatre secteurs principaux) s'adaptant aux irrégularités du terrain: certaines sont alignées d'une façon uniforme le long d'une rue (noyau A), tandis que d'autres surgissent en désordre, s'ignorant entre elles (noyau B). Cela pourrait correspondre à une différenciation sociale des quartiers (Fernández Gómez, 1991a, p. 47).

Toutes les maisons fouillées, à l'intérieur des murailles, même celles qui sont éloignées les unes des autres, sont conformes aux mêmes normes constructives, sans doute imposées par la

coutume: murs de pisé sur socles en maçonnerie, le tout recouvert d'un enduit, sols en terre battue ou formés par le granite qui affleure, toitures composées de poutres en bois, de branchages et d'argile (imperméable)... (Fernández Gómez, 1986, p. 482-485) (Fig. 2). Dans la mesure du possible, ces maisons font face au sud ou à l'ouest, vers la plaine, se protégeant ainsi des vents froids du nord, venus de la *sierra*, dont les sommets sont enneigés la plus grande partie de l'année. D'une superficie variant de 50 à 110 m², les maisons présentent seulement deux sortes de plan: un plan plus ou moins carré, avec disposition nucléaire autour de ce que F. Fernández Gómez appelle la cuisine et un plan rectangulaire, constitué par une série de pièces contiguës et que l'archéologue met en relation avec une origine indo-européenne, tandis que le plan carré serait plutôt un concept méditerranéen (Fernández Gómez, 1986, p. 486). En revanche, la disposition intérieure des maisons, qui partout traduit une certaine intimité, peut varier, même si on retrouve certaines lignes directrices communes. Ainsi, la cuisine semble toujours occuper le coeur de l'habitation. On n'y accède jamais directement depuis la rue mais en traversant diverses pièces, sans doute des ateliers où on a retrouvé des morceaux de meules de pierre, des outils, des éléments de métiers à tisser.

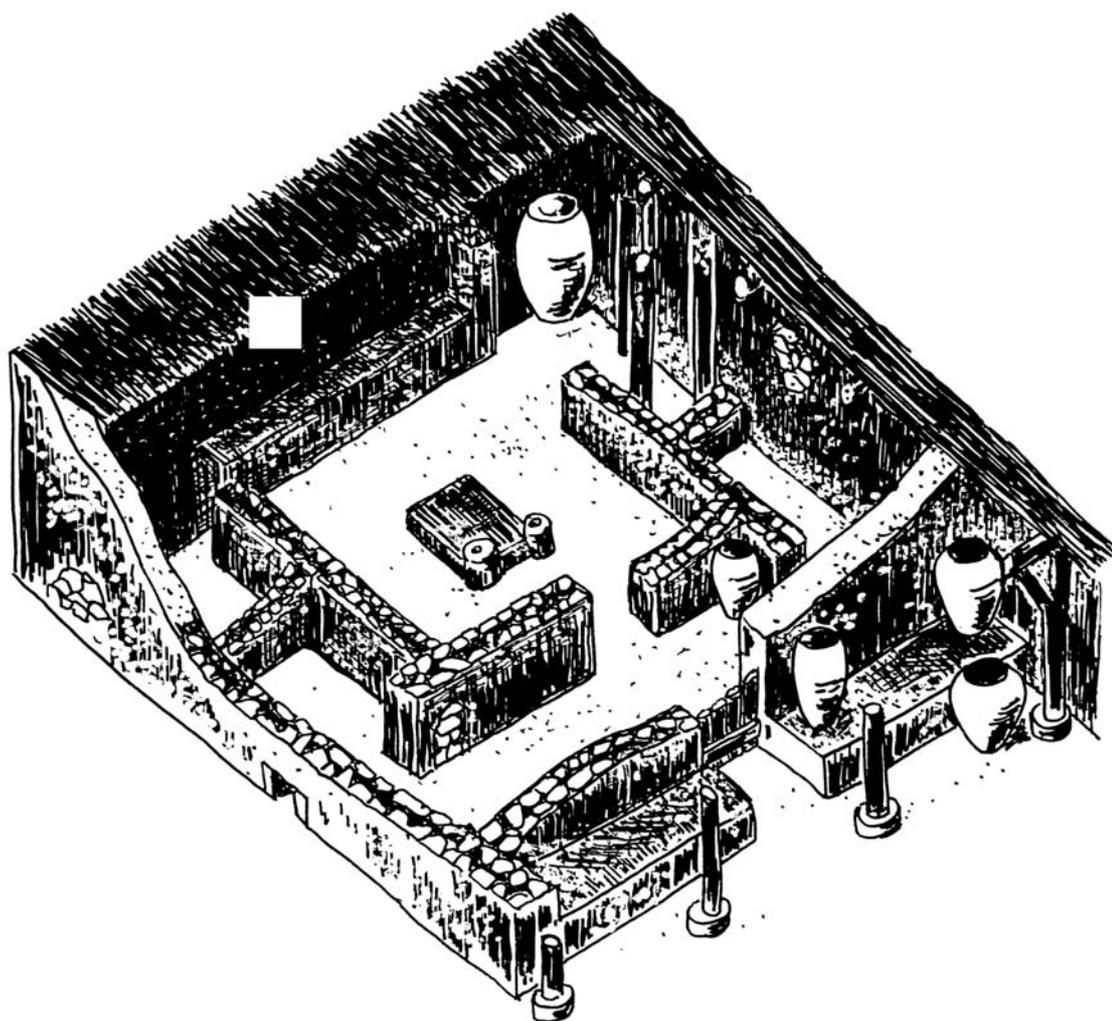


Fig. 2 Reconstitution hypothétique d'une maison du Raso de Candeleda au 2^d Âge du Fer (d'après Fernández Gómez, 1991b, redessiné par D. Guérin).

Autour de la cuisine, ou derrière, on a mis au jour des entrepôts où on a retrouvé de grandes jarres à provisions, accolées aux murs. Pour en retirer des glands ou du vin par exemple, on utilisait de petits vases dont la forme courbe permettait d'atteindre l'extrême fond de ces grands récipients. Certaines de ces jarres étaient à demi enterrées. Au centre de la cuisine, l'élément central était le foyer dont on a retrouvé des restes, en terre cuite et légèrement surélevés. Tout près, de petits bancs de pierre; au fond de la pièce, l'un d'eux devait servir pour les repas; une mention de Strabon concernant les populations montagnardes du nord de la Lusitanie (du nord-ouest aux Pyrénées) pourrait être mise en relation avec ce banc; Strabon, III, 3, 7: "*Leurs festins se font assis: à chaque convive est réservé le long de la paroi un siège construit avec le mur, où l'on prend place selon son âge et son rang, puis les mets sont passés à la ronde...*". Reste à savoir s'il s'agit bien de la même réalité. Autres témoignages des repas: les nombreux tessons de céramique, plus souvent lisse que décorée.

Au Raso de Candeleda, aucun bâtiment public n'a été identifié avec certitude. Cependant, certaines structures se distinguent très nettement des habitations précédemment décrites. Il s'agit d'un lieu à l'air libre, situé dans la plus haute partie du village où on a retrouvé toute une série de bancs de pierre disposés en cercle. Il pourrait s'agir d'un lieu de réunion, d'un quelconque conseil, ou un endroit où on rendait la justice (Fernández Gómez, 1986, p. 105).

Aucune trace de fontaine, ni d'aucun système de distribution des eaux n'a été découverte. Il n'existe actuellement aucune source d'eau à l'intérieur de l'enceinte emmurillée, ce qui ne prouve pas son absence à l'époque qui nous intéresse. Au contraire, les environs du *castro* en sont abondamment pourvus. Les habitants du Raso pouvaient toujours se ravitailler à la gorge Alardos, au bas de la colline, qui recueille les abondantes eaux descendant des hauteurs et jamais asséchée.

L'évolution de l'habitat au 2^d Âge du Fer

Sur le plan chronologique, il est assez difficile de parvenir à des conclusions très fiables et de replacer ces différents éléments dans un cadre chronologique relativement précis. Par exemple, au Raso, l'étude des poutres et celle des monnaies ont fait apparaître un abandon du *castro* à l'époque de César. Mais c'est principalement la céramique retrouvée dans les maisons qui nous permet d'avancer des fourchettes chronologiques. A Villasviejas del Tamuja et à La Coraja, les matériels céramiques les plus anciens datent du IV^e siècle av. J.-C. avec une sureprésentation de la céramique comprise entre le III^e et le I^{er} siècle av. J.-C. (Hernández Hernández et al., 1989, p. 136; Ongil, 1991; Esteban Ortega, 1993, p. 70). Nous savons que c'est également au III^e siècle qu'il faut situer la naissance du *castro* de El Raso mais il y a eu dans ce cas changement de site, ce qui n'est pas toujours le cas: El Castillejo de Santiago de Campo était déjà occupé au V^e siècle av. J.-C., et il a été abandonné au I^{er} siècle av. J.-C. d'après un denier de L. Caesius, daté de 103 av. J.-C. (Martín Bravo, 1999, p. 216). Mais la datation des maisons n'est pas celle des *castros*. Les fourchettes proposées ci-dessus ne concernent que les périodes d'occupation des maisons fouillées.

Il est cependant possible de cerner l'évolution générale des *castros* au 2^d Âge du Fer, notamment par rapport au 1^{er} Âge du Fer.

A partir du 2^d Âge du Fer, à une date difficile à préciser mais vraisemblablement au milieu ou à la fin du V^e siècle, aurait eu lieu l'arrivée de "*populations qui pratiquent l'incinération*" (González-Tablas, 1983-84, p. 148). Les nouveaux sites auraient alors tendance à se fixer plus bas par rapport aux établissements du 1^{er} Âge du Fer. Le cas est très net en particulier au Cerro del Beruenco (Fabián García, 1985-86, p. 274, 279-281). Cette modification de l'emplacement des *cas-*

tros pourrait être en relation avec un changement d'ordre économique: le passage d'une économie fondée sur l'élevage caprin et ovin à un type d'élevage différent fondé, comme nous le verrons, sur des animaux tels que les porcins, les chevaux, les vaches, ce qui implique la nécessité de trouver des pâturages plus accessibles que ceux de la haute *sierra*. En tout cas, on constate, en Vettonnie, une augmentation très importante du nombre (70%) et de la taille des sites habités qui se couvrent de fortifications (Álvarez-Sanchís, 1999, p. 332).

Dans le domaine de l'organisation urbaine, peu à peu l'adaptation primaire au sol laisse la place à un certain souci de modeler le milieu naturel pour une meilleure installation de l'habitat, comme par exemple à Las Cogotas où il semble bien qu'on ait réalisé tout un travail de terrassement avant la construction des maisons.

Autre évolution de l'urbanisme au 2^d Âge du Fer: à partir du III^e siècle av. J.-C., on assiste à l'augmentation de la surface de certains *castros* et à un plus grand soin apporté à la géométrie de l'espace. Peu à peu les lignes droites se substituent aux sinuosités, les angles droits aux courbes. Mais c'est aussi, nous l'avons vu, le fait des systèmes défensifs: les premières murailles sont beaucoup moins régulières et droites que les autres qui comportent en outre un appareil plus résistant, des tours carrées et rectangulaires, un système défensif plus élaboré; mais cela concerne également le plan des maisons, leur position par rapport aux rues, leur surface. C'est l'apparition des *oppida*.

Les moyens de subsistance

Par quels moyens les Vettons du 2^d Âge du Fer parvenaient-ils à assurer leur survie? De quelles façons la nature était-elle mise à contribution? Les structures économiques des Vettons sont-elles en mesure de nous aider à mieux comprendre l'organisation sociale de ces derniers, voire l'évolution générale de ce peuple durant les quelques siècles qui ont précédé la conquête romaine?

L'économie pastorale des Vettons

Bien plus qu'une simple activité économique, l'élevage doit être considéré, à la lumière des documents (avant tout archéologiques), comme la source principale de subsistance des Vettons.

Rappelons que le milieu naturel vetton dans son ensemble ne présente qu'une fertilité médiocre du fait des vallées inondables des fleuves (Duero, Tage, Guadiana) des nombreuses barrières montagneuses et du substrat géologique dominé par les roches dures, en particulier le granite qui ne cesse d'affleurer en maints endroits, ou qui est présent sous des sols peu épais. Mis à part quelques zones un peu plus fertiles, principalement situées dans les vallées (Tiétar, Jerte, Alagón...) ainsi que dans la partie orientale de l'actuelle province de Salamanque, le pays vetton est plus apte à l'élevage qu'à l'agriculture. Aujourd'hui encore, alors que l'emprise humaine sur le milieu naturel est bien plus forte, les pâturages (*campo charro*), où on élève un grand nombre de taureaux de combat, font la renommée d'une province comme celle de Salamanque, tandis que les terres de Cáceres regorgent de porcs. Le milieu naturel a donc incontestablement joué un rôle dans la prépondérance de ce mode de vie pastoral (Salinas, 1986, p. 44; Sayas et López, 1991, p. 120; Bonnaud, I, 1999, p. 42-70; Sánchez Moreno, 2000, p. 161-209).

Il est également possible qu'une certaine tradition d'élevage ait été développée par les populations indo-européennes, voire celtiques. On imagine facilement, sans doute à tort, des hordes

de populations venues d'Europe centrale, pénétrant dans la Péninsule Ibérique accompagnées de leurs troupeaux de vaches, de chevaux, de porcs. En tout cas, on a constaté qu'à partir de la fin du VI^e siècle, des sites du 1^{er} Âge du Fer sont abandonnés au profit d'un habitat moins élevé, bien que proche, sans doute pour faciliter un élevage nécessitant l'usage de pâturages plus facilement accessibles aux porcs, aux vaches, aux chevaux. Dans son étude sur les cultures proto-historiques de la Meseta, W. Schüle soutient qu'une grande partie de ces cultures pastorales se sont formées à partir d'éléments originaires des steppes d'Eurasie qui atteignirent l'extrême ouest de l'Europe aux VIII^e-VII^e siècles (Schüle, 1969, p. 164-170). Depuis ces steppes, où l'élevage occupait une place primordiale dans l'économie et le mode de vie, ces groupes nouvellement arrivés dans la Péninsule Ibérique se seraient installés sur des terres qui devaient être le moins éloignées possibles de leur environnement originel. L'important réseau hydrographique vetton, les vastes étendues de pâturages, les forêts de chênes, les nombreuses *sierras* de faible ou moyenne altitude, peuvent expliquer l'installation de ces groupes indo-européens dans l'ouest de la Meseta. Cependant, une telle conception "invasionniste" n'est plus défendable aujourd'hui.

De plus, il est vraisemblable que depuis l'époque préhistorique, la future voie romaine reliant *Augusta Emerita* à *Asturica Augusta*, en traversant le pays vetton, devait constituer une voie naturelle utilisée aussi bien comme axe commercial que comme chemin de transhumance (*cañada*) (Roldán, 1971, p. 169-170). Depuis, cette *cañada* n'a cessé d'être utilisée par les bergers dans leurs déplacements saisonniers (Hernández Jiménez, 1967, p. 37-123, 278-358). Il est probable que cette voie était empruntée par les troupeaux à une époque, le 2^d Âge du Fer, où l'élevage était la ressource principale des Vettons, avec tout ce que cela implique comme déplacements. En outre, on voit mal pourquoi cette voie n'aurait pas joué ce rôle de transhumance alors qu'il est prouvé qu'elle était utilisée à des fins commerciales et militaires (Roldán, 1971, p. 170-173). On connaît aujourd'hui un peu mieux les voies de communication qui traversaient l'Extrémadure au I^{er} millénaire av. J.-C., mettant à profit les zones de passages comme en témoigne l'étroite relation entre les sites du Bronze Final et de la "période orientalisante" (c. 1200-500 av. J.-C.) et cette voie naturelle constituée par la faille de Plasencia, entre l'Alentejo et la province d'Ávila, à travers toute la province de Cáceres (Álvarez et Gil, 1988, p. 305-316). Pour la deuxième moitié du millénaire, ce qui correspond approximativement au 2^d Âge du Fer, les chemins de transhumance traversant les pays vaccéen et vetton, depuis les zones montagneuses de la Meseta jusqu'aux prairies d'Extrémadure, d'Andalousie et de la Manche, étaient les suivants (Sánchez Moreno, 1998, p. 53-84):

- La "*cañada Real de la Plata*", depuis la frontière Asturies-León jusqu'à Mérida, en passant par Salamanque, Puerto de Béjar, Plasencia, Aldeanueva del Camino.
- La "*cañada Real Leonesa occidental*", depuis les versants cantabriques jusqu'à Mérida et le sud de Badajoz, en traversant la Moraña (Ávila), Candeleda, Puerto del Pico, Trujillo avant de rejoindre la *Vía de la Plata*.
- La "*cañada Real Leonesa oriental*", depuis le nord-est du León en parcourant la marge orientale du pays vetton (notamment par Guisando, Puente del Arzobispo) jusqu'en Andalousie.
- La "*cañada Real Soriana occidental*", depuis la *sierra* de Cabrejas (au nord de Burgo de Osma), pénétrant dans la province d'Ávila (Piedrahita), traversant Béjar, rejoignant peut-être la *Vía de la Plata*, passant par Garrovillas, Cáceres, Valverde de Leganés.

Là encore on peut aisément mettre en relation ces chemins, qui devaient d'ailleurs être plus ou moins fluctuants, avec les principaux sites vaccéens et vettons.

On est bien sûr en droit, à la suite de J. Caro Baroja, de penser que les transhumances à une telle échelle devaient nécessiter une organisation peu compatible avec l'atomisation du pouvoir et l'instabilité politiques dans les pays vaccéen, vetton et lusitanien (Maluquer, 1954, p. 170; Caro Baroja, II, 1976; García Martín, 1991, p. 35). Cependant, n'a-t-on pas exagéré l'insécurité et le phénomène des razzias souvent mis en avant par les sources littéraires pour justifier l'intervention romaine (Sánchez-Corriendo, 1997, p. 69-92)? Ces peuples devaient entretenir avec leurs voisins d'autres types de relation, politiques, diplomatiques, commerciales, notamment suggérées par les pactes signés avec les Romains, par la pratique de l'hospitalité, et confirmées, en tout cas en ce qui concerne les relations commerciales, par l'archéologie. Selon M. Salinas et E. Sánchez Moreno, la pratique de l'hospitalité pouvait induire non seulement des déplacements de personnes mais aussi des mouvements de transhumance (Sánchez Moreno, 1998, p. 74-76; Salinas, 1999, p. 281-293). Certes les documents attestant l'hospitalité datent de la période romaine mais ils ne sont que la traduction épigraphique d'une pratique plus ancienne. En effet, le problème essentiel est bien l'absence de sources directes témoignant de ces mouvements, lacune expliquant les prises de position contraires de l'historiographie à ce sujet (Sánchez Moreno, 1998, p. 5-66, 2000, p. 208;

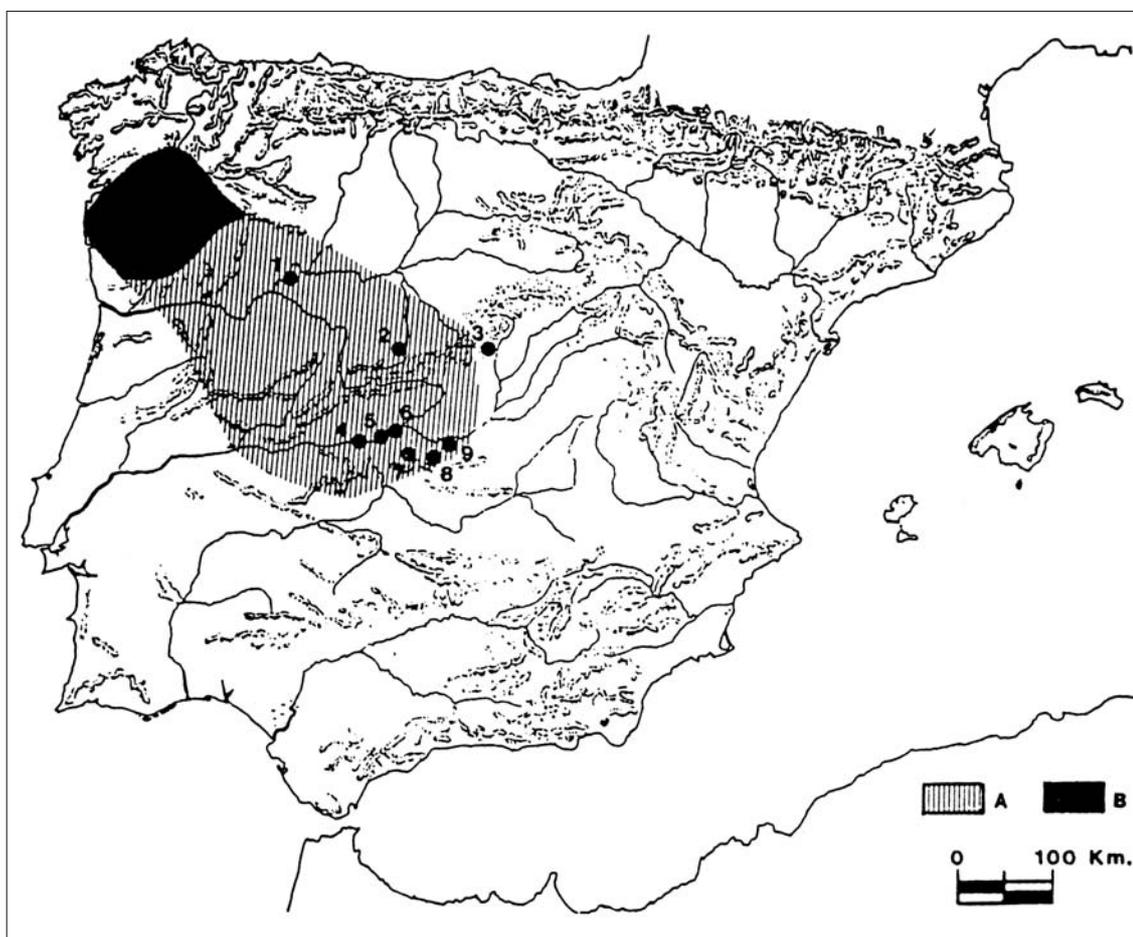


Fig. 3 Aire de distribution des sculptures zoomorphes et localisation des dernières trouvailles (d'après J. R. Álvarez-Sanchís, 1993b). A - Sculptures zoomorphes entières; B - Têtes de sculptures zoomorphes; 1 - San Mamede (Villardiégua de la Ribera, Zamora); 2 - Las Cogotas (Cardenosa, Ávila); 3 - Torrelaguna (Madrid); 4 - "El Rincón" (Alcolea de Tajo, Tolède); 5 - "La Alcoba" (Talavera de la Reina, Tolède); 6 - Talavera la Nueva (Tolède); 7 - San Martin de Pusa (Tolède); 8 - Gálvez (Tolède); 9 - Argés (Tolède).

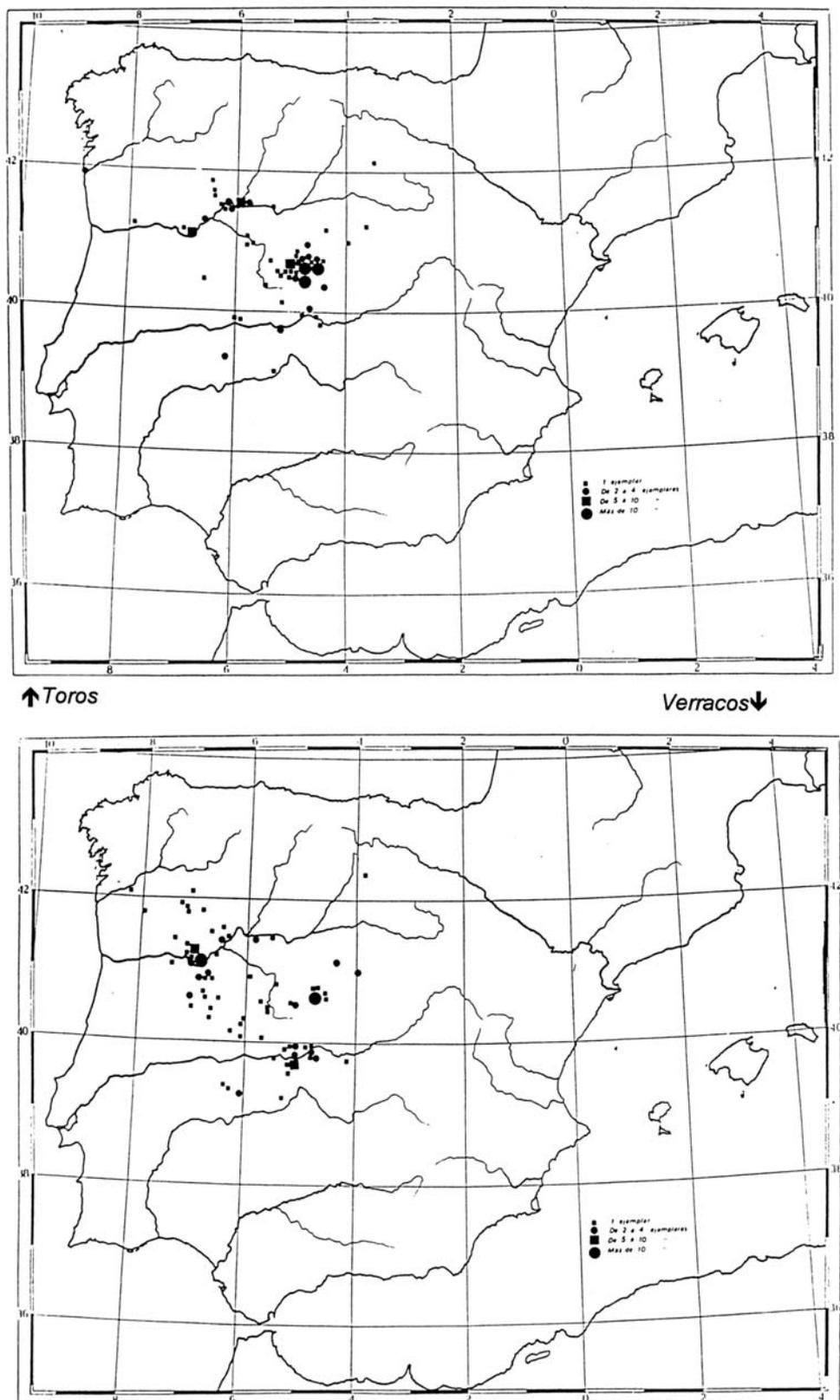
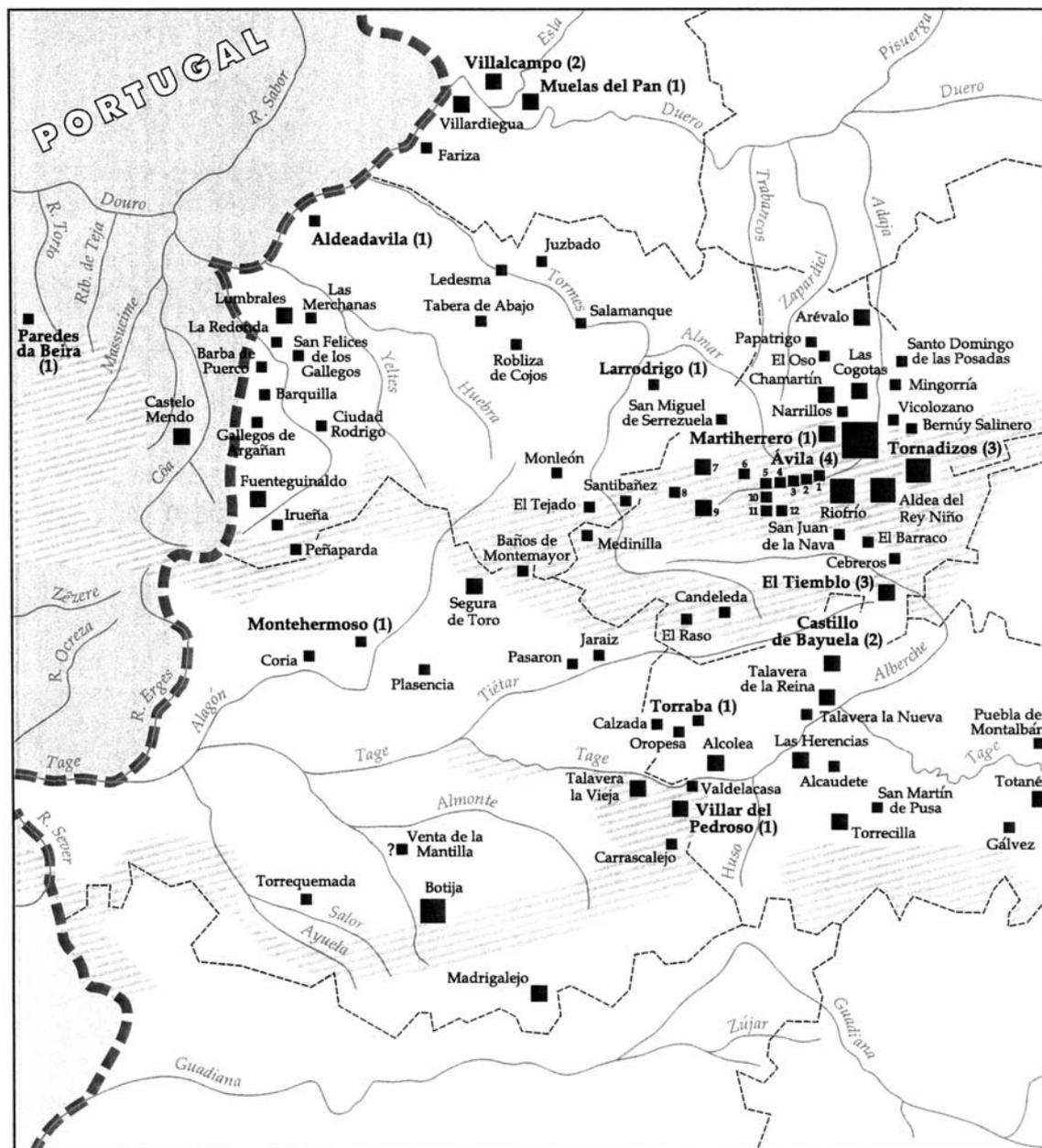


Fig. 4 “Toros” et “verracos” dans la Péninsule Ibérique (d’après López Monteagudo, 1989).

Sáez Fernández, 1993, p. 37-49; Gómez Pantoja, 1995a, p. 445-459, 1995b, p. 495-505). Comme le rappelle E. Sánchez Moreno, il faut également avouer notre méconnaissance dans le détail de ce phénomène, par exemple le volume et la nature des troupeaux déplacés, l'organisation de la transhumance, les mouvements de moindre ampleur, le calendrier de la transhumance...

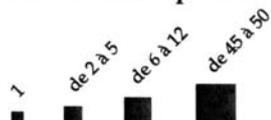
L'examen des sources archéologiques semble indiquer une grande importance du porc dans l'élevage vetton. En effet, la présence sur le territoire vetton de quelque 200 statues zoomorphes semble un indice sérieux quant à leur place dans l'économie des Vettons (López Monteagudo, 1989, p. 53 ss.) d'autant que les chiffres avancés par G. López Monteagudo dans les années 80 doivent être revus à la hausse: province d'Ávila: 124; province de Salamanque: 19; province de Tolède: 29, province de Cáceres: 34; Portugal: 4; total: 206 (Sánchez Moreno, 2000, p. 139) (Figs. 3 et 5). Il nous faut cependant émettre quelques réserves quant à la soi-disant prépondérance de cette production porcine qui nous inciterait à ne voir dans les Vettons que des éleveurs de porcs. Ces sculptures zoomorphes sont souvent à tort toutes dénommées *verracos* (en latin *verres*: porc, verrat); non pas à cause du sexe de l'animal, il n'y a semble-t-il aucune représentation de truie (Blanco Freijeiro, 1994, p. 6-7); mais simplement en raison de la facture relativement grossière de ces sculptures et du fait que certaines demeurent très abîmées et incomplètes, ce qui empêche de bien identifier l'animal représenté (verrat ou taureau?). Les sculptures de taureaux sont également attestées en Vettonnie, en quantité presque égale à celle des *verracos* proprement dits, l'exemplaire le plus célèbre étant le *toro* du pont de Salamanque (Fig. 4). A en juger par le nombre de *toros* par rapport à celui des *verracos*, l'élevage bovin devrait être aussi important que celui des porcs mais il serait abusif de juger de l'importance de tel élevage par rapport à un autre en fonction du nombre de sculptures retrouvées, tout au plus doit-on admettre qu'il y avait une relative spécialisation selon les régions de Vettonnie. Ainsi, l'actuelle province d'Ávila, dans l'est de la Vettonnie, est surtout un foyer de *toros* (pas un seul *verracos* retrouvé dans la *sierra* de la Paramera par exemple), tandis que dans l'ouest et le sud du pays vetton (Salamanque, Cáceres, Beira Alta), ce sont les sculptures de verrats qui prédominent (López Monteagudo, 1979, p. 722 et fig. 1a-b). Précisons que dans la province d'Ávila, les quelques *verracos* sont localisés beaucoup moins en altitude que les *toros* (Blanco Freijeiro, 1994, p. 4).

Sans revenir sur le délicat problème des origines de ces sculptures (Bonnaud, I, 1999, p. 246-248), il nous semble nécessaire de rappeler ici les différentes hypothèses concernant le lien entre les *verracos* – terme utilisé au sens large – et l'élevage pratiqué en Vettonnie. A la fin du XIX^e siècle, V. Paredes Guillén considérait ces sculptures comme des bornes indiquant les routes de transhumance (Paredes Guillén, 1888, p. 163-164, 1902, p. 354-360). Les sculptures ont également été souvent interprétées comme les témoignages d'un culte zoomorphe. Ainsi, J. de Pinho insistait sur l'idée phallique, tandis que C. Morán, J. Taboada, J. R. dos Santos Júnior pensaient que les *verracos* obéissaient à des motivations d'ordre surnaturel, J. M. Blázquez affirmant que les cultes voués au taureau et au porc étaient des manifestations religieuses locales et pré-indo-européenne (Pinho, 1933, p. 295; Morán, 1942, p. 249; Taboada, 1949, p. 13, 26; Santos Júnior, 1975, p. 353, 515; Blázquez, 1975, p. 64). Il est vrai que Diodore, IV, 18, 3, évoque un culte du taureau dans la péninsule. Ce type d'interprétation repose également sur l'observation de survivances folkloriques liées à la symbolique de la fertilité (Delgado Linacero, 1996, p. 295-296; Cerdeño et Cabanes, 1994, p. 103-119). D'autres auteurs sont plus précis et signalent le caractère protecteur du bétail de ces représentations (Maluquer, 1954, p. 92). Selon F. López Cuevillas, les sculptures de la Meseta occidentale serviraient à protéger le bétail, ou de sépultures ou encore d'idoles (López Cuevillas, 1951, p. 177-204). Ce caractère protecteur et favorisant la reproduction du bétail a été assigné aux *verracos* dès les années 30, suite aux fouilles des Las Cogotas et de La Mesa de Miranda. J. Cabré mettait



- 1: La Colilla
- 2: Padiernos
- 3: Muñochas
- 4: Muñogalindo
- 5: Santa María del Arroyo
- 6: Muraña
- 7: Villanueva del Campillo
- 8: Bonilla
- 9: Villatoro
- 10: Solosancho
- 11: Villaviciosa
- 12: Sotalvo

Nombre de sculptures



Limite de province actuelle - - - - -

Zone montagneuse

Aldeadavila : verracos gravés d'une inscription latine
(5) : Nombre de verracos gravés d'une inscription latine



Fig. 5 Les sculptures zoomorphes.

en relation directe les sculptures retrouvées à proximité du *castro* de Las Cogotas et le bétail, et soutenait l'idée que les *verracos* aient été des “des représentations magiques, protectrices et conjurant les calamités, vols, maléfices, et d'autre part chargés de l'heureuse et abondante procréation du bétail (Cabré, 1930, p. 40). De même, à La Mesa de Miranda, on a retrouvé dans l'enceinte basse du *castro* une autre de ces sculptures (parmi d'autres disséminées à l'extérieur) (Cabré et al., 1950, p. 33-34) (Fig. 6). En fait, le lien entre les enceintes et les *verracos* n'est pas avéré (incertitude de l'endroit précis des découvertes, possibles déplacements), et la fonction d'enclos des enceintes non plus. En outre, il est abusif de dire que les organes génitaux aient été sculptés avec une nette volonté de les mettre en évidence. Finalement, il existe un réel doute sur cette fonction magico-totémique. Enfin, il n'est pas possible de passer sous silence la thèse développée il y a quelques années par J. R. Álvarez-Sanchís (1990, p. 201-233, 1993, p. 255-284, 1998, p. 609-631, 1999, p. 287-294).



Fig. 6 Sculpture zoomorphe de Chamartín de la Sierra (d'après Cabré, Cabré et Molinero, 1950).

Son étude est centrée sur la zone dénommée *Valle del Amblés* (cours inférieur de l'Adaja, prov. d'Ávila), qui présente une certaine unité sur le plan géographique et culturel. L'auteur a recensé 69 pièces zoomorphes, en majorité des *toros*, dont la provenance lui apparaît comme claire, et a essayé d'établir deux sortes de rapprochement: entre ces sculptures zoomorphes et, d'une part le milieu naturel (géologie, pédologie), d'autre part l'habitat du 2^d Âge du Fer. La vallée se partage en deux types de terrains: des terres granitiques et, seulement au centre et au nord de la vallée, des terrains de formation tertiaire. Les propriétés physico-chimiques des sols sur granite, soit la plus grande partie de la vallée, la rendent inapte à l'agriculture, les terrains tertiaires étant consacrés à l'exploitation céréalière. L'auteur a remarqué que les sculptures zoomorphes étaient actuellement localisées, dans leur immense majorité, dans la zone de pâturages, ce qui semble compréhensible, mais plus précisément dans des lieux de transition entre les deux types de terrain. Les quelques spécimens retrouvés dans la zone plus spécifiquement agricole se situent à proximité des pâturages. En s'attardant sur un rayon de 500 m autour de chacune des sculptures zoomorphes des deux zones géologiques, on constate que 90% d'entre elles sont au milieu d'un cercle où la terre peut difficilement servir à autre chose qu'à l'élevage (Álvarez-Sanchís, 1990, p. 219). Plus on s'éloigne du centre de ce cercle et plus la surface de terres potentiellement agricoles augmente. L'auteur a également

noté la présence dans cette même vallée d'un habitat protohistorique, sous forme de *castro* ou non. Les *castros* fortifiés sont plutôt situés sur les versants des *sierras* qui entourent la vallée, tandis que les "*habitats mineurs*" seraient localisés dans les zones planes. Il semblerait que la localisation des *castros* réponde à un souci de contrôler un territoire, d'entretenir d'étroites relations visuelles avec des sites de même nature. Cela n'a rien d'étonnant et peut répondre autant à des préoccupations d'ordre économique (observer du haut du *castro* les troupeaux qui paissent quelques kilomètres plus bas, le passage des bêtes sur une voie de transhumance...), que d'ordre stratégique (localiser un ennemi qui s'approche, prévenir par signaux un *castro* voisin...). Mais le plus étonnant, c'est la relation visuelle entre l'habitat, *castro* ou non, et les sculptures zoomorphes, distantes de 2 à 4 km de l'habitat, et situées en altitude: "*plus de 95 % de la statuaire zoomorphe se situe entre 1050 et 1250 mètres d'altitude absolue*" (Álvarez-Sanchís, 1990, p. 221, 226). Il y aurait donc une volonté de placer ces *verracos* et *toros* à ces endroits précis.

Les conclusions de J. R. Álvarez-Sanchís sont claires: ces sculptures zoomorphes répondent à une organisation planifiée du territoire contrôlé par les *castros*. Plus précisément, elles faisaient office de bornes servant à délimiter un terrain d'élevage par rapport à un autre, et symbolisaient le contrôle social de la principale source de richesse (l'élevage) par une élite liée aux *castros*. Concrètement, il s'agissait, dans l'esprit de cette élite sociale, de bien mettre en évidence la possession de ces troupeaux, tout en les contrôlant visuellement depuis le *castro*. Cette théorie, qui ne manque ni d'arguments ni d'attrait suscite quelques interrogations.

- En premier lieu, on doit évoquer le facteur évolution de la fertilité des sols, de la couverture végétale et donc des possibilités agricoles des terrains. L'actuelle occupation agro-pastorale de la vallée n'était sans doute pas la même au 2^d Âge du Fer. Rien ne nous autorise à penser, comme le fait J. R. Álvarez-Sanchís, que les conditions climatiques, agissant sur l'évolution des sols, étaient alors peu différentes de ce que nous connaissons de nos jours. De la même façon, l'extension des pratiques pastorales, à la fin du Moyen Âge, suivies d'un retour des terres agricoles à partir du XVI^e siècle, a dû se traduire, finalement, par une modification des caractéristiques physico-chimiques des sols et une importante évolution de l'exploitation du sol dans la vallée. Il est donc possible que le lien terre ingrate = élevage = sculpture zoomorphe soit contestable, et que des terrains aujourd'hui peu aptes à l'agriculture, l'aient été il y a de cela 2500 ans.
- En outre, un problème fondamental ne doit pas être oublié: la probable distorsion qui existe entre la localisation actuelle des sculptures et leur véritable lieu d'origine. Cette question a été précédemment évoquée, et reste valable pour la vallée de l'Amblés. Il est certain qu'une bonne partie des 69 *toros* et *verracos* de la vallée a été déplacée. La localisation en altitude (à partir de 1050 mètres) de nombreux spécimens ne pourrait-elle correspondre à un déplacement postérieur au 2^d Âge du Fer, à un endroit où on pourrait l'admirer de loin, de la même façon qu'on a déplacé les *verracos* de Las Cogotas et de La Mesa de Miranda jusque sur les places des villages voisins de Cardeñosa et Chamartín de la Sierra? Il faut rappeler ici la triste pratique, du Moyen-Âge au XX^e siècle, consistant à déplacer ces sculptures zoomorphes depuis leur emplacement initial jusqu'aux portes ou places publiques des villes espagnoles et portugaises: c'est également le cas à Guisando où les *toros* ont été amenés dans un champ où on peut encore les admirer; celui de Salamanque, mal conservé, était déjà sur le pont romain au XVI^e siècle comme l'attestent *La vida de Lazarillo de Tormes* et *El Mejor maestro, el Tiempo* de Lope de Vega; ce *toro* fut jeté dans le Tormes en 1835 et récupéré seulement en 1900.

- Si on accepte la thèse de J. R. Álvarez-Sanchís comment expliquer le caractère très inégal de la répartition des sculptures zoomorphes? En effet, on remarque par exemple la présence de 8 sculptures à Dehesa de Guterreno, et de 21 autres à Tornadizos, alors qu'en général on n'en trouve que de 1 à 4 dans chacun des autres pâturages qui contiennent ces sculptures. L'auteur explique cette inégale répartition comme la manifestation de richesse d'un propriétaire possédant un troupeau plus important (Álvarez-Sanchís, 1990, p. 229) mais G. López Monteagudo définit le lieu-dit "La Alameda Alta", à Tornadizos, comme un possible sanctuaire celtique comparable à celui de Libenice (Rép. Tchèque). Ne faudrait-il donc pas établir un lien entre cette enceinte sacrée et les sculptures zoomorphes (López Monteagudo, 1982, p. 13)?
- Comment concilier la fonction attribuée par J. R. Álvarez-Sanchís aux sculptures zoomorphes de la vallée, et leur localisation par rapport aux voies de transhumance actuelles qui passent à proximité immédiate de la plupart des *verracos* (Fig. 7)? Il est certain que les déplacements de troupeaux, sur de longues distances, par exemple entre la Castille et l'Andalousie, ou sur une moindre échelle, entre la montagne et la plaine, devaient constituer une activité vitale pour les Vettons et nécessitait une organisation et des conditions de contrôle et de protection dont certains *castros*, assurant la sécurité des troupeaux transhumants, et les *verracos* faisaient peut-être partie, ces derniers permettant de mieux indiquer aux bergers la voie à suivre. En fait l'interprétation de J. R. Álvarez-Sanchís a quelque chose de commun avec celle de V. Paredes Guillén, dans la mesure où ces voies de transhumance ne passaient nullement à travers mais longeaient plutôt les zones de pâturages, au contact des terres agricoles ou des *sierras*.
- Enfin, il serait intéressant de voir, ce qui n'a pas encore été démontré, si la théorie de J. R. Álvarez-Sanchís est applicable à l'ensemble du territoire vetton.

Nous disposons d'un nombre considérable de témoignages qui font apparaître le cheval comme un élément central de la culture vettonne.

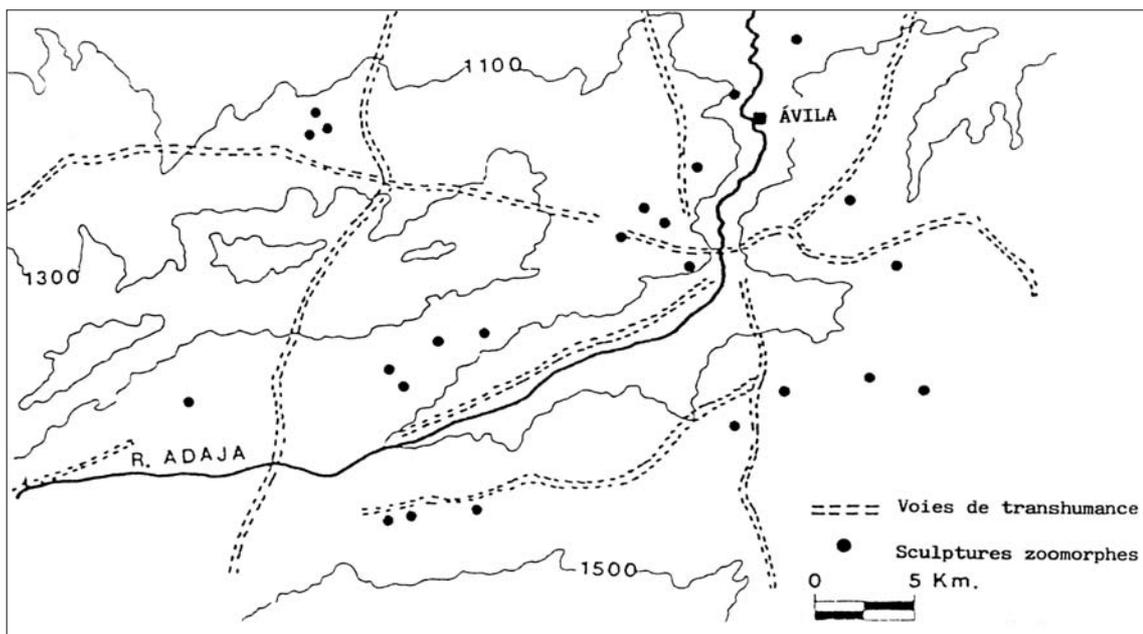


Fig. 7 Voies de transhumance et sculptures zoomorphes dans le Valle del Amblés (d'après Álvarez-Sanchís, 1990).

Les nécropoles vettonnes du 2^d Âge du Fer nous ont livré un abondant matériel lié à la cavalerie ou influencé sur le plan esthétique par le thème du cheval: mors, filets de mors, harnais, en fer ou en bronze... (Kurtz, 1986-1987, p. 459-472; Sánchez Moreno, 1995-1996, p. 211-213, 2000, p. 126-127). De plus, on a diverses représentations de chevaux ou objets inspirés par ce thème. Tout d'abord la tête de cheval en argile retrouvée près de Las Cogotas, lors de la construction du barrage (Alonso et Benito, 1992, p. 365-372). Dans la sépulture 371 de la zone I, on a mis au jour un pendentif (ou amulette?) en bronze représentant un dompteur de chevaux (Baquedano, 1990, p. 284-285). L'origine de cet objet dénote une claire influence méditerranéenne. El Cerro del Berreuco a livré une bague en cuivre, du II^e siècle av. J.-C., reproduisant la forme stylisée d'un cheval (Maluquer, 1958a, p. 107-111) tandis qu'une patte d'équidé (en bronze) provient de La Mesa de Miranda (Cabré et al., 1950, p. 39, fig. 6). Il faut également citer les représentations de chevaux de course sur des monnaies de *Tamusia* (sans doute Villasviejas del Tamuja) (Sánchez Abal et García Jiménez, 1988) et les diverses fibules en forme de cheval. Sur la muraille, à l'intérieur et à l'extérieur du *castro* de Yecla de Yeltes (prov. de Salamanque), on a découvert plusieurs gravures rupes- tres que certains auteurs assimilent aux pétroglyphes du nord-ouest (Martín Valls, 1983, p. 228-230). Selon R. Martín Valls, les motifs gravés sur les pierres ainsi que la technique utilisée sont les mêmes que dans le nord-ouest. La plus grande partie de ces gravures représentent des chevaux et des scènes à cheval (chasseurs poursuivant des sangliers?). Il s'agit de gravures très schématiques (seul le contour du cheval permet de l'identifier) mais leur intérêt principal est de mettre en valeur l'importance de l'élément équidé dans l'esprit des habitants de Yecla au moment où ces représentations ont été réalisées, c'est-à-dire vraisemblablement aux environs du V^e siècle av. J.-C. (Martín Valls, 1973, p. 98) (Fig. 8).

Ce panorama archéologique peut être complété par de nombreuses sources écrites gréco-romaines qui font référence soit à des sacrifices de chevaux (Appien, *Iber.*, 75; Strabon, III, 3, 6; III, 3, 7), soit aux équidés en tant qu'éléments mythiques ou idéologiques dans des œuvres littéraires (ex: les juments lusitaniennes fécondées par le vent: Silius Italicus, III, 362-365 et 378-383), soit en tant qu'objets de butin dans le cadre de razzias ou exigés par les Romains (Tite-Live, XXI, 43, 8; XXXV, 1, 5-7 ou encore la *deditio* d'Alcántara: López Melero et al., 1984, p. 265-276). Certes il s'agit la plupart du temps d'allusions aux Lusitaniens mais cela cadre également parfaitement bien avec ce que nous apprend l'archéologie des Vettons, notamment ces quelques molaires brûlées de chevaux retrouvées dans dans une tombe de La Osera (Baquedano, 1990, p. 284-286).

La nature de ce matériel nous montre que l'importance du cheval dans le monde vetton était liée à la cavalerie qui faisait fonction d'élément de pouvoir et de prestige au 2^d Âge du Fer puis corps d'armée privilégiée des Vettons, comme nous le montrent les sources littéraires et épigraphiques du Haut-Empire, époque à laquelle les Romains exploiteront cette "prédisposition" des Vettons à combattre à cheval (Salinas, 2001, p. 102-103; Bonnaud, II, 1999, p. 87 ss.). Cette omniprésence des scènes équestres ne peut s'expliquer que par un contexte dans lequel le cheval était loin de jouer un rôle négligeable, notamment pour la guerre et la chasse; cela nous incite à penser que l'importance du cheval ne devait pas être tant économique, quantitative, comme la vache ou le porc, mais devait être liée à une élite de cavaliers pratiquant la guerre et la chasse à cheval et se faisant incinérer dans les nécropoles (parfois avec leur cheval?) où on a retrouvé cet abondant matériel à thème équestre. Le cheval devait être revêtu d'une valeur sociale et politique, voire magico-religieuse (cheval transportant les âmes dans l'au-delà?) difficile à appréhender dans le détail.

Il est vraisemblable que l'activité pastorale des Vettons ne se limitait pas à la production de porcs, vaches et chevaux. Nous sommes cependant mal renseignés sur les autres formes de bétail. Dans une sépulture du Raso de Candeleda, on a mis au jour la figurine en argile d'une chèvre

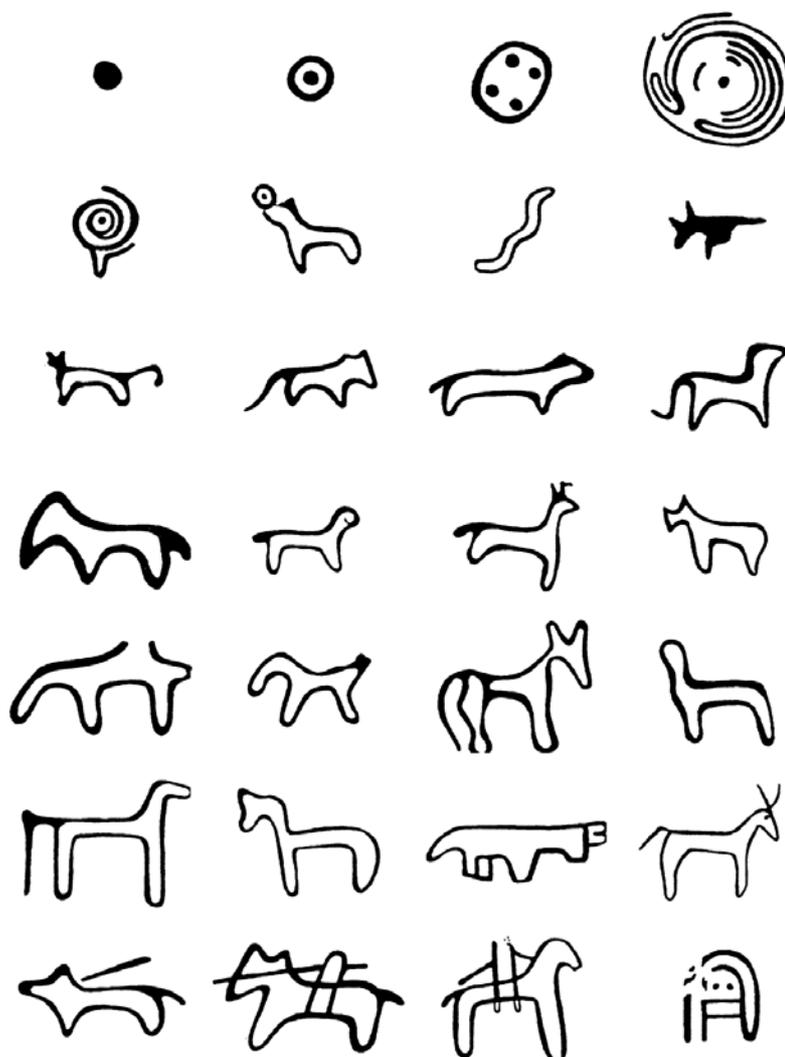


Fig. 8 Gravures rupestres du *castro* de Yecla de Yeltes (d'après Martín Valls, 1997).

(Molinero Pérez, 1958, p. 47). Au musée de Cáceres, on peut admirer, provenant de La Aliseda et de Torrejoncillo, d'autres représentations de chèvres, en miniature (Blázquez, 1962, p. 128 ss.; Beltrán, 1982, p. 41). Malpartida de Cáceres, El Raso de Candeleda ont fourni d'autres représentations de caprins mais il pourrait s'agir également d'évocations de la déesse Ataecina (Sánchez Moreno, 2000, p. 206). Ces quelques objets, n'ont nullement la valeur représentative des *verracos*; ils ne sont que de maigres témoignages d'un élevage complémentaire qui fut peut-être plus diversifié que ne le laisse suggérer les sources. Toutefois, les études d'archéozoologie (analyses ostéologiques principalement), même si elles ne concernent qu'un nombre limité de *castros* (Villasviejas del Tamuja, El Castillejo de la Orden de Alcántara, Sierra de Ajibe à Aliseda), nous ont fourni d'autres renseignements (Bustos et al., 1989, p. 144-153; Martín Bravo, 1991, p. 176-179; Castaños, 1991, p. 25-32, 1998, p. 63-72). En résumant, on peut dire que les ovins et caprins sont les espèces les plus représentées, surtout les chèvres et E. Sánchez Moreno rappelle avec justesse le fait qu'il s'agit d'animaux parfaitement bien adaptés aux écosystèmes des montagnes vettonnes (Sánchez Moreno, 2000, p. 206). Viennent ensuite les bovins. On pourrait être étonné que les porcs et bovins ne soient pas représentés de façon plus nette. On rappellera cependant que les recher-

ches en archéozoologie n'ont porté que sur quelques *castros* de Haute Extrémadure, que les résultats ne sont pas incompatibles avec un possible recul de l'élevage ovin-caprin (au profit de l'élevage bovin-porcine) depuis les changements de sites au début du 2^d Âge du Fer. Les études de la faune témoignent également de la faible présence de chevaux, ânes, chiens, poules, lapins.

L'archéologie des *castros* suggère l'existence d'enclos à bétail (Cabré, 1930, p. 20, 39; Cabré et al., 1950, p. 17; Maluquer, 1951, p. 72, 1956, p. 97; 1958b, p. 25; Martín Valls, 1971, p. 130-131; Hernández Hernández, 1989, p. 135; Fernández Gómez, 1986, p. 40, 501-502) et les dernières fouilles pratiquées à Las Cogotas n'invalident pas l'hypothèse d'une enceinte fortifiée utilisée comme enclos à bétail (Mariné et Ruiz, 1988, p. 51; Zapatero et Álvarez-Sanchís, 1995, p. 209-236). La question essentielle est bien de savoir si un espace fermé non construit doit obligatoirement être considéré comme un enclos à bétail. Seraient également attestés des enclos à bétail à l'extérieur des *castros* de La Mesa de Miranda (Cabré et al., 1950, p. 33-34) et du Raso de Candeleda (Fernández Gómez, 1986, p. 40). Enfin, les maisons du Raso comportaient devant elles une sorte de cour (pour le menu bétail?) (Fernández Gómez, 1986, p. 487). Rien ne nous autorise donc à penser à une quelconque forme de propriété collective du bétail. Les terres entourant le *castro* devaient comprendre des zones indispensables de pacage (forêts, montagnes) sur lesquelles l'archéologie ne nous renseigne pas, lacune qui ne doit pas être interprétée, en l'absence de traces de clôtures et barrières, comme une manifestation de collectivisme pastoral.

En complément de l'élevage: chasse, pêche, agriculture

L'alimentation carnée devait également être fournie de façon très secondaire par la chasse. Rappelons que dans les scènes gravées à Yecla, les animaux pourchassés ne sont guère identifiables, même s'il pourrait effectivement s'agir de sangliers (Martín Valls, 1983, p. 223). Des os d'animaux sauvages ont été retrouvés et étudiés dans les couches de quelques *castros* correspondant à l'Âge du Fer (Castaños Ugarte, 1988, p. 119-118; 1991, p. 9-67; Martín Bravo, 1991, p. 169-18). Le cerf (quelques bois ont été retrouvés également), le chevreuil, le sanglier, la chèvre sauvage, la perdrix, le lièvre... devaient pulluler dans les montagnes vettonnes, en particulier dans la vaste *sierra* de Gredos encore aujourd'hui réputée pour l'abondance du gibier (Fernández Gómez, 1986, p. 910). Nous savons également que jusqu'au Moyen Âge au moins, la *sierra* de Gredos était une riche réserve en ours. La représentation de poissons sur un vase trouvé dans la nécropole de La Osera et sur plusieurs autres de Las Cogotas, ne sont guère utiles pour admettre que la pêche était une activité courante dans une Vettonnie parcourue par tant de cours d'eau (Fernández Gómez, 1986, p. 911).

L'idée selon laquelle les Vettons auraient été seulement des éleveurs, par opposition aux Vaccéens agriculteurs, ne tient pas. Considérer les Vettons comme un peuple exclusivement éleveur, se procurant les céréales par razzias ou par commerce, reviendrait à adopter une démarche étrangère à la réalité. La rareté des traces d'aires dans les *castros* vettons est toutefois révélatrice. Les Vettons n'ont sans doute pas été innovateurs dans le domaine du labour et connaissaient même sans doute un certain retard dans les techniques agricoles, en raison du fait qu'ils étaient conscients de la nature de leur sol; ils n'ont donc pas cherché — comment l'auraient-ils pu? — à maîtriser cette donnée naturelle. Mais surtout, il faut bien avouer que le *castro*, sur son piton rocheux, contrôlant une vaste étendue de pâturages, lieu de vie probable d'une aristocratie vettonne, n'est pas le lieu idéal pour mettre au jour des traces substantielles d'outils agricoles. Il faudrait d'ailleurs sans doute rechercher ces outils à une certaine distance, relativement éloignée, des *castros* et

près des sites de peuplement non fortifiés, à orientation davantage agricole, en particulier les sites installés dans les vallées (sols alluviaux). Mais malheureusement ces établissements sont mal connus (Álvarez-Sanchís, 1999, p. 117). Cependant, les traces d'activité agricole ne sont pas absentes des *castros*. Bien que surtout éleveur, le peuple vetton cultivait le blé dont on a retrouvé des grains carbonisés dans de nombreuses maisons, en particulier à Las Cogotas (y compris dans le quartier extérieur), et à Sanchorreja (Molinero, 1958, p. 34; Maluquer, 1958b, p. 99). Dans toutes les maisons de Las Cogotas, se trouvaient des pierres arrondies, sans doute ce qui reste de meules à grains. Ces restes de meules sont également abondants dans les couches supérieures du *castro* d'El Berreuco et dans pratiquement toutes les maisons fouillées du Raso de Candeleda (Molinero, 1958, p. 33; Maluquer, 1958a, p. 25 ss.; Fernández Gómez, 1986, p. 917-918). Dans l'une des maisons du Raso, on a retrouvé une meule quasiment intacte, comme si elle venait d'être abandonnée, dans un angle de la cuisine. Dans la même pièce se trouvait un curieux objet de fer qu'on a interprété comme faisant partie d'un araire (un soc). El Raso, Las Cogotas, Villasviejas del Tamuja, El Jardinerero ont également fourni des outils agricoles en fer: faucilles, haches, herminettes, houes... (Fernández Gómez, 1986, p. 918; Sayas et López, 1991, p. 122; Hernández Hernández, 1986-1987, p. 419-423). Certains outils (ou parties d'outils) n'ont d'ailleurs pas été identifiés (Martín Bravo, 1999, p. 239) Les Vettons ne se contentaient pas d'importer du blé et de le moudre, mais en produisaient, le récoltaient, le stockaient (grandes jarres au Raso, à Las Cogotas) (Sánchez Moreno, 2000, p. 212). Enfin, les textes gréco-romains évoquent, on ne s'en étonnera pas dans un pays à économie pastorale, des pains faits à base de farine de glands, lesquels devaient être une composante essentielle de l'alimentation des porcs (Strabon, III, 3, 7; Plin, *N. H.*, 16, 15; Varron, 67, 16). L'activité de cueillette ne devait pas se limiter aux glands: le milieu sylvestre et montagnard fournissait certainement une grande quantité de fruits, herbes et racines divers.

L'exploitation minière

Dans les zones montagneuses, les Vettons devaient exploiter les mines de métaux, sur lesquelles nous n'avons malheureusement que peu d'informations (Domergue, 1990, p. 190 ss.). Strabon fait référence, dans sa *Géographie*, aux mines d'étain qui "*se trouvaient chez les peuples barbares qui font suite aux Lusitaniens vers l'intérieur des terres...*" (Strabon, III, 2, 9); cette expression pourrait concerner les Vettons, localisés à l'est des Lusitaniens. Dans un autre passage, Strabon évoque, dominant l'*Anas*, "*des montagnes livrées à l'exploitation minière: celles-ci se prolongent jusqu'au Tage. Par le fait même qu'ils sont métallifères, les terrains de cette région sont nécessairement pierreux et très pauvres, comme ceux qui avoisinent la Carpétanie et plus encore le pays des Celtibères*" (Strabon, III, 2, 3). On pourrait penser que Strabon fait allusion à la richesse minière de la *sierra* Morena, au sud de Guadiana, mais il évoque peut-être la chaîne des Monts de Tolède et son prolongement en Vettonnie (*sierras* de Guadalupe, de Montánchez, de San Pedro, voire de São Mamede, laquelle, effectivement, remonte jusqu'au Tage) (Urbina et al., 1994, p. 257-272). Nous nous situons là au nord du Guadiana. En outre, des fleuves comme le Tage, le Duero et leurs affluents (Tormes, Yeltes, Jerte, Tiétar...), étaient considérés par les sources écrites comme aurifères (Schulten, 1961, p. 72-73, 79; Fernández Nieto, 1970-1971, p. 245-249).

Il est probable qu'une certaine activité minière existait donc chez les Vettons qui ne pouvaient être totalement dépendants des flux commerciaux acheminant le fer, l'or, le cuivre, l'étain, l'argent, le cuivre, depuis les riches régions du nord-ouest, du sud péninsulaire ou de la Celtibérie. Le contexte d'insécurité qui pouvait dominer en Vettonnie jusqu'à la conquête romaine devait

souvent occasionner des ruptures de ces flux. Il était donc nécessaire que les Vettons exploitent une partie de leurs richesses minières. Ces dernières sont loin d'être absentes en Vettonnie: on notera en particulier et sans être exhaustif, les mines d'étain du sud de la Vettonnie (Cerro de San Cristobal, Logrosán (Meredith, 1998, p. 73-96), les gisements des *Arribes del Duero* (étain, wolfram, uranium) (Salinas, 1992-93, p. 179-180; Sánchez Moreno, 2000, p. 209), ceux de la chaîne centrale (sierras de Gata, de Peña de Francia, de Gredos), les mines du centre de la province de Salamanque (Salinas, 2001, p. 107), les mines d'argent et de cuivre de la péninsule de Haute Extrémadure, où sont localisés de nombreux *castros* du 2^d Âge du Fer comme Villasviejas del Tamuja, La Coraja (Sánchez Moreno, 2000, p. 209; Salinas, 2001, p. 107). Il y a également d'excellents filons à l'est de la province de Cáceres (Ibor, Guadalupe) et dans la *sierra* de Altamira ou un peu plus à l'ouest (mines de cuivre et de fer de Las Villuercas, los Alores (Urbina et al., 1992, p. 310-311, 1994, p. 257-272). Mais toutes ces mines étaient-elles en activité au 2^d Âge du Fer? Rien n'est moins sûr. La recherche archéologique s'est malheureusement peu portée sur ce secteur: aucune mine de fer, ni d'un autre métal, des actuelles provinces de Salamanque, d'Ávila ou de Cáceres, ne peut formellement être désignée comme ayant été en activité à l'époque qui nous intéresse, contrairement à la période romaine (ex: gisements d'or de La Nava de Ricomalillo, près de Talavera de la Reina). Cependant, le travail métallurgique semble attesté par la présence de scories de fer à proximité du *castro* et même dans les maisons du Raso de Candeleda (Fernández Gómez, 1986, p. 18-20 et 920-922). Dans une maison du *castro* de La Coraja, on a retrouvé dans une pièce latérale des scories formant une couche de 50 cm et un creuset pour faire fondre le métal (Martín Bravo, 1999, p. 216). On a retrouvé des scories et des moules dans bien d'autres *castros*, ce qui inciterait à penser que cette activité se réalisait principalement dans les maisons et non dans de grandes forges.

L'artisanat métallurgique

Si les mines exploitées par les Vettons de l'époque préromaine ne sont identifiables que par déduction, et si leur activité métallurgique reste mal connue, de nombreux objets métalliques, issus d'un artisanat habile, la plupart en fer, témoignent d'un goût certain des Vettons pour les belles choses. Outre les bijoux tels que bracelets, broches, boucles de ceinturon, fibules qui continuent d'être fabriqués en bronze (mais de plus en plus en fer) il faut noter la présence dans les nécropoles vettonnes de nombreuses armes (épées, poignards, fers de lances, boucliers), lesquelles ont été l'objet de plusieurs études, mais aussi d'autres objets tels que des chaudrons, des broches à rôtir... Cet abondant matériel atteste un réel sens artistique et une véritable maîtrise de l'art métallurgique: niellure, damasquinure d'argent et d'or sont des techniques courantes tant sur les bijoux que sur les armes de La Osera (nécropole de la Mesa de Miranda) et de Las Cogotas (Barrio Martín, 1992, p. 145-177).

Sans entrer dans les détails d'une typologie extrêmement variée, on peut rappeler les principaux types d'objets métalliques retrouvés dans l'ouest de la Meseta, notamment en Vettonnie (Sánchez Moreno, 1999, p. 172-198, 2000, p. 118-125):

- L'épée et le poignard à antennes sont, parmi d'autres types (épées de La Tène, épées à fronton, poignards biglobulaires...), caractéristiques de la culture des *verracos*. Très développées aux VII^e-VI^e siècles, les antennes semblent s'atrophier peu à peu. On distingue plusieurs types d'antennes: Alcácer do Sal, Aguilar de Anguita, et surtout Arcóbriga (Cabré et Morán, 1979, p. 613-619; Kurtz, 1986-1987, p. 449-456).

- Le poignard à fronton dit de Miraveche-Monte Bernorio-Las Cogotas se caractérise par la terminaison de son fourreau, comportant un appendice très développé en forme de disque (de un à quatre); cette arme serait datée entre la fin du IV^e et le début du III^e siècle (García y Bellido, 1933, p. 207ss.; Griñó, 1989).
- Le *soliferreum* est une arme de jet d'une seule pièce de métal. La lance est également très représentée et identifiée grâce aux pointes (Lomas, 1980, p. 37).
- La *falcata*, épée à lame courbe, à laquelle on peut rattacher toute une série de poignards présentant une courbure similaire (Sánchez Moreno, 2000, p. 123).
- Le bouclier est de petite taille, de forme circulaire, avec umbo central (*caetra*). On distingue plusieurs familles en fonction de la décoration et de la forme de l'umbo. Le plus caractéristique est le bouclier de type Miraveche-Monte Bernorio-Las Cogotas, concave à l'extérieur, convexe à l'intérieur et contemporain du poignard du même nom (Cabré, 1939-1940, p. 57 ss.).
- Des baudriers ont également été mis au jour.
- Les fibules, généralement en bronze, se caractérisent par une grande variété: à double ressort, symétriques, annulaires, zoomorphes, ces dernières étant les plus nombreuses, avec des représentations de taureaux, de chevaux, de sangliers, d'oiseaux. Datation approximative: V^e-IV^e siècles (Cabré et Morán, 1978, p. 8-22; 1979, p. 10-26; Lenerz-de-Wilde, 1986-1987, p. 199-213; Argente, 1986-1987, p. 147-164).
- Les boucles de ceinturon, la plupart du temps en bronze, se présentent notamment sous forme de plaques rectangulaires, et offrent une richesse de décoration à base de canelures, moulures, incisions très fines, damasquinures d'or ou d'argent. Les motifs sont géométriques. Datation approximative: V^e-IV^e siècles (López Monteagudo, 1979, p. 63 ss.).

Les bijoux tels que les bagues, bracelets, colliers, diadèmes, torques, boucles d'oreilles, étaient en bronze mais aussi en argent et en or. Sont particulièrement intéressants les deux torques en or du Raso de Candeleda, les trois diadèmes en or d'Ulaca, les diadèmes et autres bijoux extrêmement travaillés de Pajares (González Cordero et al., 1993, p. 249-262; Fernández Gómez, 1996, p. 9-30)

On a retrouvé bien d'autres objets: en particulier des plats et vases en bronze, certains avec anses, à usage domestique, funéraire ou rituel (Caldentey et al., 1996, p. 191-209; Prada, 1986, p. 99-142) ainsi que des outils et ustensiles en fer: faucilles, poinçons, clous, cuillers...

Ces objets ne présentent aucune particularité vraiment spécifique qui autoriserait à ne voir en eux que des produits exclusivement vettons. Si les traditions locales, malgré l'indo-européanisation de la Meseta, ont pu provoquer un fractionnement de l'unité culturelle, la Meseta occidentale et sa culture Cogotas II, au vu des caractères typologiques de son art des métaux, apparaissent nettement comme très influencées par le monde extérieur, comme l'attestent en particulier les ressemblances très nettes entre les armes vettonnes et celles du nord-ouest, du pays celtibère et du sud péninsulaire. A titre d'exemples, le poignard "biglobulaire" évoqué par Polybe (III, 14) est caractéristique du monde celtibère au moment de la conquête romaine et se serait étendu depuis la Meseta orientale jusqu'en Vettonnie (Cabré de Morán, 1990, p. 221-222; Martín Valls et Esparza, 1992, p. 263); la courbure de certains poignards rappelle les couteaux rituels du sud péninsulaire; l'épée à fronton aurait une origine méridionale selon E. Cabré (Cabré, 1990, p. 210-211; Quesada, 1997, p. 174-187). Selon Diodore, le *soliferreum* était propre aux Lusitaniens (Diodore de Sicile, V, 33), etc. Dans le nord-ouest, les armes retrouvées dans les *castros*, les descriptions faites par Strabon et Diodore de Sicile, les représentations d'armes et de guerriers dits lusitaniens ne montrent pas de différences fondamentales avec la production vettonne: petits boucliers

circulaires et concaves, poignards à antennes atrophiées, *falcatas*... même si l'armement du nord-ouest apparaît comme plus abondant, plus varié (seulement deux casques vettons) (Quesada, 1997, p. 550-570). M. Salinas a constaté de grandes ressemblances avec la production métallurgique des Celtibères. Ces derniers, et les textes le confirment, semblent de véritables professionnels de l'art métallurgique (Salinas, 1985, p. 347-366, 1996, p. 138-142). Le pays celtibère était plus riche en mines de fer que la Vettonnie (principaux gisements dans les monts Moncayo), et son armement réputé. Mais il ne faudrait pas pour autant en conclure qu'une expansion des groupes celtibères dans la Meseta, à partir du IV^e siècle (?), aurait été due à ce développement de la métallurgie du fer, ce qui expliquerait leur domination par une qualité supérieure de leurs armes. L'abondance d'armes comparables en Vettonnie est sans doute liée à un commerce entre Celtibères et Vettons. Quoiqu'il en soit, la faible trace d'activité métallurgique chez les Vettons et les rapprochements établis avec les métallurgies asture et celtibère nous incitent à penser que la Vettonnie fut avant tout un foyer récepteur plus que producteur de ces armes. Quant aux bijoux, l'influence méridionale est très nette. On connaît en particulier dans le sud péninsulaire les fibules à double ressort depuis au moins le VI^e siècle av. J.-C. Elles auraient par la suite été fabriquées en Vettonnie, peut-être dans des ateliers d'Extrémadure, avec des modifications esthétiques liées à leur confection dans un autre milieu culturel que le sud (on en a retrouvé à Salamanque, Ledesma, Cerro del Berrueco, Sanchorreja, Pajares...) (Sánchez Moreno, 2000, p. 138).

La céramique

On considère généralement comme caractéristique de la culture des *verracos* un genre de céramique incisée dite "au peigne", dont l'abondance sur le territoire vetton et l'évolution de la décoration nous amènent à considérer qu'elle était une production locale, non issue de l'importation (Hernández Hernández, 1981, p. 317-326). Cette céramique est également appelée céramique Las Cogotas, en raison de son abondance dans le *castro* et la nécropole du même nom. Faite à la main, cette céramique ne doit pas être perçue comme une production n'ayant subi aucune évolution. Si la description qu'on en fait souvent correspond à une phase relativement précise de cette évolution, il n'en demeure pas moins qu'on arrive à déceler l'existence d'un type primitif de cette céramique.

Les premières formes de céramique incisée "au peigne"

La couche supérieure du *castro* de Sanchorreja a livré un grand nombre de tessons de céramique "au peigne" (Maluquer, 1958b, p. 48-71). Celle-ci se caractérise par des formes excessivement simples (en majorité hémisphériques), des décorations peu sophistiquées et encore légèrement incisées. Cette céramique primitive n'est pas attestée dans toute la Vettonnie: elle est par exemple absente à Las Cogotas (où abonde tant le type classique de céramique "au peigne"), ainsi qu'à Chamartín de la Sierra. Notons que cette même couche archéologique de Sanchorreja, contenait également de la céramique au tour, de couleur foncée, mais en proportion beaucoup plus faible que la céramique faite à la main; il doit s'agir d'un produit d'importation car la céramique au tour vettonne n'apparaît que plus tard (Martín Valls, 1986-1987, p. 61-62).

Le *castro* de Salmantica, pour sa part, nous a livré un ensemble relativement uniforme de céramiques "au peigne" primitives, et ce, dans un contexte qui ne diffère pas tellement de celui

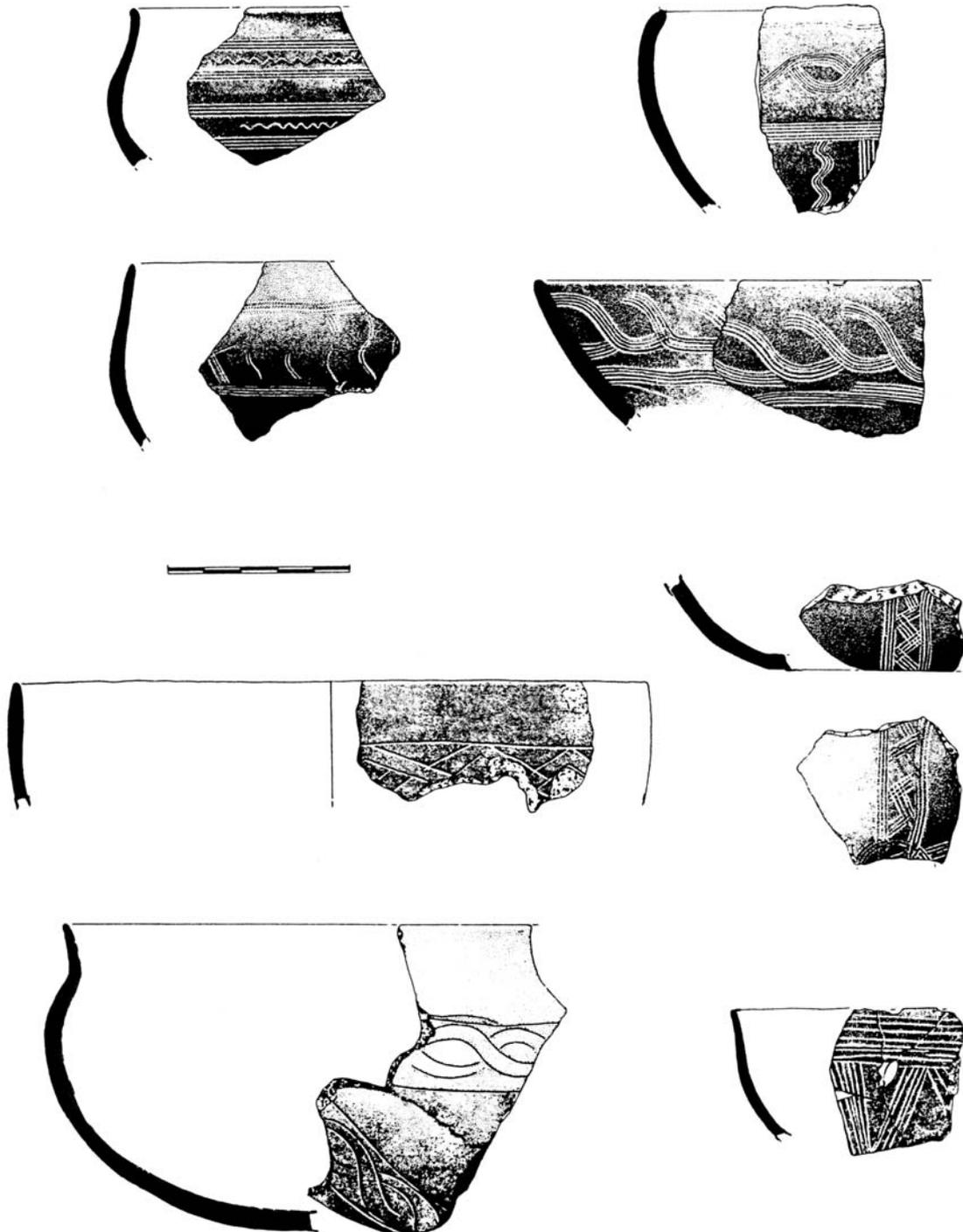


Fig. 9 Céramiques incisées "au peigne" de type Cogotas II provenant du Cerro de San Vicente (Salamanque) (d'après Martín Valls, Benet et Macarro, 1992).

de Sanchorreja (même association avec des fibules à double ressort, à ressort bilatéral). Plus précisément, on a pu mettre au jour dans le quartier protohistorique du Cerro de San Vicente, une céramique très simple dans ses formes et sa décoration (Maluquer, 1951, p. 63-67; Martín Valls et al., 1992, p. 89-91, 104-105) (Fig. 9).

Enfin, il existe un troisième *castro* où l'horizon des céramiques "au peigne" est facilement décelable et où la stratigraphie est nette: il s'agit du Picón de la Mora qui nous a livré de nombreux fragments de type Soto de Medinilla mais aussi une céramique incisée "au peigne", en association avec le matériel métallurgique habituel (Martín Valls, 1971, p. 131-134). La pâte de cette céramique est très micacée, de couleur brune ou grisâtre. Parmi les décorations (incisions très fines), on retrouve des triangles, des lignes parallèles...

Ainsi, l'examen du matériel céramique de ces trois gisements nous permet de mettre en évidence l'existence d'une étape primitive de la céramique incisée "au peigne". Ce type de céramique très simple a été utilisé jusqu'au milieu du IV^e siècle av. J.-C., d'après les datations effectuées grâce aux fibules. Quant à l'origine de cette céramique, il faut sans doute la rechercher dans le faciès culturel Soto de Medinilla, présent tant à Sanchorreja qu'à Salamanca ou au Picón de la Mora. La comparaison entre les deux céramiques (Soto et "au peigne"), montre d'assez grandes ressemblances (incisions fines, lignes ondulées, triangles...). D'autres relations ont été établies, peu convaincantes. Il semblerait donc que du milieu du VI^e au milieu du IV^e siècle se soit développé, dans l'ouest de la Meseta, un horizon culturel produisant une céramique "au peigne" peu élaborée et qui se rattacherait au groupe Soto de Medinilla (Martín Valls, 1986-87, p. 64-67). Cela expliquerait l'absence de cette céramique en Extrémadure, à l'écart de l'influence de Soto de Medinilla qui subit plutôt les influences venues du sud.

La "phase classique" de la céramique "au peigne"

Cette phase du développement de la production céramique locale se rattache plus directement à la culture Cogotas II. Il est fort probable que les Vettons qui ont édifié ces *castros* et taillé ces sculptures zoomorphes sont également à l'origine de cette céramique qui nous est bien connue.

On assiste, à une réelle diversification de la décoration, plus chargée (représentations de soleils, canelures, oves, protubérances...). M. C. López Monteagudo nous a décrit cette céramique: "*La céramique incisée peut être considérée comme la céramique typique de la Culture des verracos. Il s'agit d'une céramique faite à la main, à pâte fine, de couleur brune grise ou noirâtre, à la surface polie. La décoration, réalisée par incision fine, est obtenue avec un poinçon à plusieurs dents, ce qui donne l'impression équivoque que les motifs décoratifs ont été réalisés avec un peigne, d'où le nom de céramique au peigne*" (López Monteagudo, 1982, p. 5-6). Pour ce qui est des formes, les fonds plats et bords en forme de cloche prédominent. Les motifs les plus caractéristiques de cette céramique incisée sont constitués par les soleils rayonnants, les entrelacs, les CC juxtaposés, les dessins dénommés "arêtes de poissons", motifs que l'on retrouve dans la culture des *verracos* sur les armes, fibules, boucles de ceinturon, boucliers... Parfois, la céramique incisée présente une décoration de poissons, feuilles, losanges.

La postériorité de cette céramique par rapport à la précédente ne fait guère de doute en raison notamment de son absence à Sanchorreja (Martín Valls, 1986-1987, p. 72). A la Mesa de Miranda, le matériel métallique associé à la céramique "au peigne", a permis de fournir une chronologie comprise entre la fin du VI^e siècle et le III^e siècle av. J.-C. (López Monteagudo, 1983, p. 107; Fernández Gómez, 1991b, p. 6-7, qui fait remonter les origines de cette céramique au milieu du VII^e siècle au moins). A Las Cogotas, où cette céramique atteint sa plus grande richesse décorative, elle est accompagnée de céramiques estampillées et au tour, phénomène que l'on retrouve également dans d'autres *castros* vettons comme El Picón de la Mora, Salamanca, Yecla de Yeltes, Botija (López Monteagudo, 1983, p. 105-106). Au Cerro del Berrueco, cette céramique apparaît

dans les *poblados* de Los Tejares et de Santa Lucia, qui se substituent au Cancho Enamorado où on n'a retrouvé que de la céramique de Boquique et excisée (Fabián, 1986-1987, p. 281-282, 287).

Sa plus grande richesse décorative se situe au IV^e siècle av. J.-C., tout comme d'ailleurs sa dispersion géographique maximum: bien au-delà du pays vetton puisqu'on la retrouve dans les nécropoles de Soria et de Guadalajara (López Monteagudo, 1983, p. 104).

La "phase primitive" de la céramique estampillée

On ne peut passer sous silence la présence sur le territoire vetton, dès le 2^d Âge du Fer, d'une autre céramique qui, à partir du IV^e siècle av. J.-C., vient accompagner la céramique "au peigne". Cette céramique estampillée, de facture primitive, faite d'abord à la main puis au tour, présente un décor aisément reconnaissable: des palmipèdes et des cercles concentriques pour l'essentiel. De teinte rougeâtre, ses formes sont variées mais les fonds sont toujours plats. L'aire de dispersion de cette production est assez semblable à celle occupée par la céramique "au peigne": dans le sud-est, dans toute la Meseta, mais aussi dans le nord-ouest, où elle semble connaître un grand développement. Les Vettons produisaient-ils cette céramique ou était-elle seulement objet de commerce, par exemple depuis le nord-ouest? Il est utile de se poser la question dans la mesure où cette céramique n'a pas connu en Vettonnie le développement qu'a connu la céramique "au peigne". En fait, nous devons rappeler que si cette céramique fait son apparition dans la Meseta au IV^e siècle, elle n'apparaîtrait en fait, selon M. C. López Monteagudo, qu'au III^e siècle dans le nord-ouest (López Monteagudo, 1983, p. 111). On peut donc supposer que la céramique estampillée, tout comme celle "au peigne", est avant tout une production locale et non le produit d'un commerce.

L'introduction de la céramique au tour

Présente sur notre territoire au moins depuis le V^e siècle av. J.-C., cette céramique a été identifiée à Sanchorreja, à La Osera, à Castillejo de la Orden, à Villasviejas del Tamuja notamment. Il s'agit d'une céramique faite au tour, grise, sans aucune peinture. Il est difficile de savoir exactement quand cette technique a été utilisée localement pour la première fois (IV^e siècle?) car elle est originaire du monde méridional et n'est pas caractéristique du pays vetton (Álvarez-Sanchís, 1999, p. 203). Cette céramique est d'ailleurs parfois associée, comme à Castillejo de la Orden et à Villasviejas del Tamuja à des kylix (coupes très évasées) à figures rougeâtres (Hernández et al., 1989, p. 136; Esteban Ortega et al., 1988, p. 74-75, figs. 13 et 15; Martín Bravo, 1993, p. 353). En tout cas, aux II^e et I^{er} siècles av. J.-C., on assiste à une production plus abondante, mieux organisée, qui apparaît comme excédentaire (Ruiz Zapatero et Álvarez-Sanchís, 1995, p. 220-222), en association avec des céramiques peintes de style celtibère et alors que les céramiques "au peigne" connaissent un déclin.

La céramique peinte

L'apparition de cette céramique dans la Meseta (en pénétrant depuis le Levant à travers la vallée de l'Ebre) donne naissance à la phase dite de celtibérisation (Martín Valls, 1985, p. 125-126; Martín Valls et Esparza Arroyo, 1992, p. 261). Les premiers modèles ont dû être importés puis, à

partir des IV^e et III^e siècles av. J.-C., ils sont fabriqués localement dans des circonstances mal connues (Pereira Sieso, 1988, p. 143-173, 1989, p. 149-159). Il s'agit d'un type de céramique qui a connu un faible développement en Vettonnie, sauf dans le sud (la quasi-totalité des urnes de la nécropole de El Mercadillo (Cabello, 1991-92, p. 101-106; Civantos, 1993, p. 283-297). Elle présente une pâte claire et des motifs rouges (vineux) et jaunes. Les décorations sont géométriques pour la plupart mais on trouve également des figures humaines ou zoomorphes comme ces chevaux avec cavaliers représentés sur des vases de la partie haute du *castro* de Las Cogotas (Cabré, 1930, p. 72-73). Les motifs peints sont parfois combinés avec des décorations incisées ou estampillées.

Les échanges commerciaux

Au 2^d Âge du Fer, la Vettonnie se présente comme un ensemble géographico-ethnique ouvert sur le monde extérieur. En cela, il n'y a guère de ruptures avec les siècles précédents (Rodríguez, 1990, p. 127-162). Outre les influences culturelles, les probables déplacements de population (García-Gelabert, 1993, p. 110-117), la Vettonnie était un foyer d'importation de produits divers. A la base de cette constatation, non pas les sources écrites qui restent muettes à ce sujet, mais l'archéologie qui nous a fourni quantité d'objets de provenance ou d'influence méditerranéenne. En ce qui concerne les autres flux, quelques hypothèses vraisemblables peuvent nous aider à mieux les cerner.

Le contact avec le sud

Il faut d'abord relever la présence d'un matériel "exotique" dans plusieurs *castros* du nord de la Vettonnie: une grande partie de ces objets, pour la plupart des bijoux, s'insèrent dans le cadre chronologique du Bronze Final et du 1^{er} Âge du Fer, par exemple les bronzes votifs représentant une déesse orientale et la tête de bélier du Cerro del Berrueco (Almagro-Gorbea, 1977, p. 255). Au 2^d Âge du Fer, ces liens perdurent. En effet, nombre de trouvailles attestent cette réalité, notamment à La Osera: une amulette "ibérique" représentant un dompteur de chevaux a été retrouvée dans la tombe n° 371 (Baquedano, 1990, p. 284-285, 1996, p. 81); mais surtout au Raso de Candaleda d'où proviennent une applique "étrusque" en forme de femme appuyée sur le côté (datation: V^e siècle av. J.-C.) (Fernández Gómez, 1991, p. 615-617; Olmos et Sánchez, 1995, p. 118-119), une représentation d'Astarté "bifrons" levant les bras et soutenant un brûle-parfums (Fernández Gómez, 1996, p. 729-730, un ex-voto "ibérique" représentant un homme nu, la main sur les parties génitales (Fernández Gómez, 1986, p. 891-893). Plus au sud, tant la céramique que l'orfèvrerie ou la numismatique nous révèlent une perdurance de l'influence ibérique en Extrémadure, de façon moins nette cependant qu'au Bronze Final; c'est la conséquence d'un moindre rayonnement du foyer tartéssique au 2^d Âge du Fer. Il semble bien que tout ce matériel exotique, y compris en Extrémadure, soit plus le résultat de contacts commerciaux, voire pour les *castros* nord-vettons, de simples déplacements d'individus, que celui d'une production locale de ces objets. C'est par exemple le cas de la céramique "ibéro-tartéssique" (d'origine phénicienne) en vernis rouge, qu'E. Cuadrado ne situe pas avant le IV^e siècle av. J.-C. (Cuadrado Díaz, 1969, p. 257-290), de la céramique grecque à figures rouges, des fragments de vases attiques en vernis gris. Et c'est sans compter les nombreux tessons, bijoux et objets divers qui dénotent, par certains détails, une

influence méridionale mais qui ont très bien pu être produits en Vettonnie (imitations d'amphores ibéro-puniques, décorations en méandres et grecques, motifs végétaux...) (Cabré et Morán, 1977, p. 757-762; Baquedano, 1996, p. 195).

Plus tard, à partir du III^e siècle mais surtout aux II^e-I^{er} siècles av. J.-C., les premières importations romaines apparaissent en Vettonnie, en lien avec l'arrivée des troupes romaines et l'expansion du commerce italien jusque dans l'ouest de la Meseta (Sánchez Moreno, 2000, p. 117). On a en effet retrouvé de la céramique campanienne, en particulier dans la nécropole de La Osera, de la céramique à parois fines, des morceaux d'amphores républicaines (jusqu'au *castro* de Salamanca).

Les autres flux

Il existait également un flux commercial entre la Vettonnie et le pays celtibère. Parmi les monnaies mises au jour à Cáceres même, certaines proviennent d'ateliers celtibères (*Sekaisa, Titiacos, Aregoratas*,...) (Beltrán, 1982, p. 44). On peut supposer que les Vettons exportaient une partie de leur cheptel; nous avons également vu qu'on pouvait établir un rapprochement entre les armes retrouvées en Vettonnie et celles des Celtibères, ce qui cadre parfaitement avec la rareté des traces d'activité métallurgique. Rien ne nous autorise cependant à affirmer que ce commerce était très actif: comment identifier avec une certitude absolue une épée celtibère retrouvée dans une nécropole vettonne? En l'absence de sources écrites, il est impossible d'établir que les Celtibères se procuraient la plus grande partie de leur viande en Vettonnie, même si ce type de commerce devait exister.

Le même problème se pose lorsqu'on évoque les importations de céréales, probables, mais qui contrairement à la céramique, n'ont laissé aucune trace. M. Salinas a mentionné l'importance de la production céréalière parmi les Carpétans (Salinas, 1988, p. 13-19). Ainsi, en 146 av. J.-C., Viriathe exigea des Celtibères du bétail tandis qu'il imposa un tribut en blé aux Carpétans. Appien nous apprend que la Carpétanie voisine des Vettons était un pays fertile et mentionne l'existence d'oliveraies sur le *Mons Veneris* (Appien, *Iber.*, LIV; Frontin, III, 10, 6), qu'A. Schulten identifie avec la *sierra* de San Vicente, près de Talavera de la Reina. Si la localisation de Schulten est exacte, nous nous situerions en fait aux confins des pays vetton et carpétan (Schulten, 1937, p. 111).

Cependant, l'approvisionnement en céréales devait principalement s'effectuer depuis les riches terres à blé du territoire vaccéen (*Tierra de Campos*) (Wattenberg, 1959, p. 24). Nous savons que cette spécialisation permettait aux Vaccéens, au III^e siècle av. J.-C., d'approvisionner les Numantins, peut-être contre des métaux ou des armes (Wattenberg, 1959, p. 22). Ce commerce devait également concerner la Vettonnie, immédiatement au sud du territoire vaccéen. Dans ce cadre, la ville de Salamanca, sur la rivière Tormes, à la limite des pâturages vettons et des terres céréalières vaccéennes, ne pouvait que jouer un rôle important (outre sa localisation stratégique), ce qui explique certainement le siège de la ville par les Carthaginois au III^e siècle av. J.-C. (Bonnaud, 1999, II, p. 18-23).

Enfin, les liens attestés entre la Vettonnie et le nord-ouest nous incitent à penser qu'il existait également un commerce entre les deux régions: *verracos*, métaux, et peut-être céramique estampillée, présente des deux côtés du Duero.

S'il existe, non pas des preuves, mais de fortes probabilités quant à ces importations en pays vetton, il nous faut avouer que nous ignorons comment les Vettons payaient ou quels produits ils troquaient: l'or du Tormes ou du Tage pouvait leur servir de monnaie d'échange, ainsi que le bétail mais ce sont là pures hypothèses. En fait, étant donné la relative pauvreté agricole

du pays des Vettons, le caractère apparemment peu développé de leur économie (mais qu'est-ce qu'une économie développée au 2^d Âge du Fer dans l'ouest de la Meseta?), le manque de traces d'activité métallurgique, il nous faut avancer l'idée que ces flux de produits vers la Vettonnie pouvaient être en partie le résultat de razzias effectuées chez leurs voisins plus riches, même s'il convient d'être méfiant vis-à-vis des sources littéraires gréco-romaines qui cherchaient des prétextes à l'intervention romaine et donc ne pas exagérer ce phénomène. En tout cas, la production de monnaie était inconnue au 2^d Âge du Fer: un seul atelier a été identifié, celui de *Tamusa* (sans doute Villasviejas del Tamuja) mais sa datation est extrêmement tardive: le début du I^{er} siècle av. J.-C. (Blázquez Cerrato, 1995, p. 243-248). Cette production serait l'initiative de "Celtibéro-romains" déplacés en Vettonnie pour des motifs économiques ou politiques dans un contexte précis, celui des guerres sertoriennes (Sánchez Moreno, 2000, p. 225). En revanche, on a retrouvé plusieurs trésors monétaires et un très grand nombre de monnaies isolées provenant d'*Ulterior* et de *Citerior* mais dans des *castros* déjà romanisés (I^{er} siècle av. J.-C.) (Sánchez Moreno, 2000, p. 225)

Razzias, troc ou véritable commerce, ces contacts étaient grandement facilités par une situation idéale du pays vetton et des voies de communication aisées. La Vettonnie profitait sans le moindre doute de l'important flux commercial qui existait entre le nord-ouest et le sud péninsulaire. Si des objets remontaient la future *Vía de la Plata* jusqu'en Galice (Roldán, 1971, p. 169-170; Tranoy, 1981, p. 104), la Vettonnie, tout particulièrement sa partie méridionale, recevait également les bénéfices d'un tel commerce. Il nous faut admettre que l'abondant matériel "exotique" retrouvé en Extrémadure, et dans une moindre mesure, en Castille vettonne, a pour origine ce flux sud-nord, même si ce courant n'était pas seulement commercial mais s'effectuait sous la forme de contacts culturels liés à la circulation des hommes et des biens.

Mais ce flux sud-nord n'explique pas tout. En effet, entre le tracé supposé (sans doute assez proche de celui de la future voie romaine) et le lieu de découverte de certains de ces objets, une distance non négligeable pouvait exister. C'est notamment le cas du Raso de Candeleda, d'une certaine façon isolé car localisé sur le versant sud de la *sierra* de Gredos et nettement à l'est de la voie en question. Las Cogotas et La Mesa de Miranda, où des objets exotiques ont également été mis au jour, en sont encore plus éloignés. Il est probable que le lien avec le sud s'est effectué d'abord par la future *Vía de la Plata*, puis vers l'est par des voies terrestres secondaires dont on a perdu la trace, ou bien plus vraisemblablement par voie d'eau: le Tiétar en ce qui concerne Candeleda, le *rió* Almar pour La Mesa de Miranda, l'Adaja pour Las Cogotas. Il est tout à fait inconcevable qu'en Vettonnie, dont l'étendue se partage entre les réseaux hydrographiques du Duero, du Tage et du Guadiana, la circulation des hommes et des biens par voie d'eau, en l'absence de trafic maritime, n'ait pas joué un rôle majeur. On notera en particulier les facilités d'accès en plein territoire vetton:

- depuis l'Asturie: par le Duero et ses affluents (Tormes, Huebra, Agueda...);
- depuis le pays vaccéen: par le Duero et ses affluents (Tormes, Adaja...);
- depuis la Carpétanie (ou à l'opposé, la Lusitanie): par le Tage et ses affluents (Almonte, Tiétar, Alberche...).

Il est aisé de constater de quelle façon le réseau par voie d'eau (flux transversal) complète idéalement la voie terrestre (flux longitudinal). Enfin, ces voies terrestres ou fluviales étaient avant tout utilisées par les Vettons pour leurs échanges intérieurs. Il est certain que les Vettons commerçaient avant tout entre eux et se déplaçaient surtout dans le cadre territorial vetton.

La société vettonne

Celle-ci nous est mal connue et ne fait que transparaître à travers les quelques sources susceptibles de nous renseigner. En fait, l'archéologie des *castros* nous restitue davantage le cadre de vie de la population vettonne que des informations directes sur la structure interne de cette société, les rapports entre les différents groupes, l'évolution qu'a pu connaître tel ou tel groupe social. L'épigraphie reflète avant tout une situation du Haut-Empire et les sources littéraires ne nous renseignent que très partiellement en faisant allusion à la Salamanque assiégée par les Carthaginois. En réalité, il nous faut compléter ces données par ce que nous apprend le tableau économique précédemment évoqué et l'apport essentiel de l'archéologie funéraire.

Nous disposons en effet d'un matériel funéraire relativement abondant en Vettonnie grâce aux fouilles effectuées en particulier dans deux grandes nécropoles d'incinération de la province d'Ávila: Las Cogotas (1613 tombes fouillées) et La Osera (2230 sépultures dont 517 ont été publiées) (Cabré, 1932; Cabré et al., 1950), sans oublier, mais moins riche d'informations, celle du Raso de Candeleda (123 tombes) (Fernández Gómez, 1995, p. 154 ss., 175 ss., 1997). La province de Cáceres nous a livré des nécropoles de bien moindre envergure mais qui ont néanmoins été l'objet d'études intéressantes: Pajares, La Coraja, El Castillejo de la Orden, El Mercadillo, El Romazal I et II (Villasviejas del Tamuja) dans le nord (Álvarez-Sanchís, 1999, p. 172). Plus au sud, Portaje, Alconétar, Casar de Cáceres, Santa Cruz de la Sierra n'ont livré que du matériel de surface (Rodríguez et Enríquez, 1992, p. 537). Une des caractéristiques de ces nécropoles est l'organisation de l'espace interne avec l'existence de plusieurs aires ayant fourni un matériel sensiblement différent si bien que des interprétations d'ordre sociologique ont pu être tentées (Álvarez-Sanchís, 1999, p. 295-308).

Nécropoles et démographie

Il demeure extrêmement délicat de déduire des chiffres de populations à partir de l'étude des nécropoles du 2^d Âge du Fer. En effet, on peut être tenté d'essayer d'estimer à combien d'individus s'élevaient les populations des *castros* en considérant le nombre de sépultures retrouvées dans les nécropoles. Cependant, force est de constater que trop d'incertitudes pèsent sur les données dont nous disposons. En premier lieu, rien n'indique que les nécropoles identifiées et fouillées n'étaient pas plus étendues que ce que nous en connaissons: seules celles de Las Cogotas et de La Osera nous ont fourni un nombre considérable de sépultures, mais même dans ces deux cas, il est possible, étant donné leur longue période d'utilisation (de 200 à 300 ans pour Las Cogotas), que chacune de ces nécropoles soit en fait un agglomérat de petites nécropoles aux chronologies successives. Il conviendrait donc, dans ce cas, de revoir à la baisse le nombre d'habitants avancé par J. R. Álvarez-Sanchís, soit environ 220 à 225 habitants pour Las Cogotas et 300 à 370 habitants pour La Osera (Álvarez-Sanchís, 1999, p. 306). Ces chiffres paraissent cependant peu élevés et tout à fait plausibles. Mais rien ne prouve qu'il n'y ait pas eu des nécropoles contemporaines situées ailleurs et qui n'ont pas encore été localisées. Dans cet autre cas, il faudrait revoir à la hausse ces derniers chiffres. N'oublions pas non plus, qu'on n'a pas retrouvé les nécropoles des sites non fortifiés, eux-mêmes d'ailleurs très mal connus. Si on prend également en considération, et il le faut, la surface habitée des *castros*, le nombre de maisons, la part des édifices d'habitation par rapport aux édifices fonctionnels et publics, le nombre de personnes qui pouvait habiter dans chacune des maisons, l'existence de quartiers *extra-muros*, on ne peut émettre que des

hypothèses. En fait, les fouilles n'ont pas été suffisamment poussées pour qu'on ait une vision précise du degré d'occupation de l'espace habité, ce dernier n'étant pas toujours bien délimité, nous l'avons vu avec les double et triple enceintes. On a également évoqué des familles nucléaires de 4 à 5 personnes habitant dans chacune des maisons, ce qui est possible, mais comment estimer l'espérance de vie à une trentaine d'années comme cela a été fait (Hernández et Galán, 1996, p. 97-100)? En revanche, il ne semble guère faire de doute qu'Ulaca devait abriter au moins un millier de personnes au vu des 250 structures d'habitations identifiées à l'intérieur de la vaste enceinte fortifiée (pas moins de 60 ha).

Archéologie funéraire et société: le témoignage de la nécropole de Las Cogotas

Rappelons tout d'abord que sur les 1447 tombes publiées, seuls environ 15% ont fourni un mobilier.

De plus, il apparaît, à la lumière des fouilles, que deux grands groupes sociaux se partagent l'espace de la nécropole: d'une part un groupe dirigeant, qui devait posséder un pouvoir politique, économique et peut-être religieux, et d'autre part la grande masse des individus, ne possédant pratiquement rien sinon leurs outils de travail, à en juger par la pauvreté de leur mobilier funéraire (Fig. 10). Ce groupe avait néanmoins accès à cette nécropole. Cette population modeste ou pauvre n'est pas sans poser problème. Esclaves, femmes, enfants, étrangers étaient-ils incinérés dans cette nécropole? Ces sépultures appartenaient-elles à des individus ayant accès à cette nécropole en raison de leur appartenance ethnique, tribale, ou à un groupe supra-familial? En répondant par l'affirmative, cela signifierait que ceux qui ne faisaient pas partie de cette communauté reposaient ailleurs. Ces questions nous semblent fondamentales dans la mesure où leurs réponses nous permettraient d'éviter une interprétation sociale faussée des sépultures en question. Il semble bien, en tout cas, que le critère de la richesse n'ait pas été déterminant dans le fait d'être incinéré en ce lieu.

F. J. González-Tablas a bien noté la différence existant dans la fabrication des urnes cinéraires retrouvées dans les tombes du groupe majoritaire dans la nécropole: les 2/3 sont faites au tour, le 1/3 restant étant confectionné à la main. Ce même archéologue va jusqu'à mettre cette différence technique en lien avec une double origine ethnique des habitants de Las Cogotas: d'une part la branche indigène, issue du fonds de l'Âge du Bronze, d'autre part un peuplement d'origine étrangère (González-Tablas, 1985, p. 44). Cette double origine ethnique avait également été avancée par cet archéologue pour le *castro* de Sanchorreja (González-Tablas, 1983). A Las Cogotas, la proportion céramique au tour/céramique à la main varie selon les quatre zones fouillées, toutes approximativement contemporaines (Castro Martínez, 1986, p. 128). On ne peut déterminer avec certitude si le choix de l'emplacement d'une sépulture dans telle zone de la nécropole a ou non une signification sociale, mais il est possible qu'il y ait eu une volonté délibérée de regrouper des tombes selon un critère tel que le groupe supra-familial ou l'origine ethnique (les nouveaux venus se regroupant), ce qui s'accorde mal avec la thèse de F. J. González-Tablas, du fait de la présence des deux types de céramique dans les quatre zones de la nécropole (Kurtz, 1987, p. 256-266). La différence de richesse des tombes (d'après le critère du mobilier funéraire) ne s'adapte pas non plus à cette division quadripartite. S'il y a eu volonté délibérée de localiser telle urne dans une zone plutôt qu'une autre, ce ne fut certainement pas en raison d'oppositions sociales liées à la fortune. En effet, chaque zone comprend des sépultures au mobilier funéraire des plus variés.

	Z O N E S					
	1	2	3	4	total	%
Urne lisse à la main	139	84	92	65	380	26,2
Urne lisse au tour	190	179	178	165	7	49,1
Urne décorée à la main	31	19	23	20	93	6,4
Urne décorée au tour	8	6	7	4	24	1,6
Urne lisse à la main + mobilier métallique	13	10	5	9	37	2,5
Urne lisse au tour + mobilier métallique	25	23	16	10	74	5,1
Urne lisse à la main + mobilier en terre cuite	4	3	3	3	13	0,8
Urne lisse au tour + mobilier en terre cuite	9	6	4	8	27	1,8
Urne décorée à la main + mobilier métallique	3	1	3	2	9	0,6
Urne décorée au tour + mobilier métallique	1	0	0	0	1	0,06
Urne décorée à la main + mobilier en terre cuite	4	1	0	1	6	0,4
Urne à la main + mobilier d'armes	2	4	1	0	7	0,4
Urne au tour + mobilier d'armes	13	5	4	4	26	1,8
Urne au tour + mobilier céramique à la main	2	4	1	1	8	0,5
Plusieurs urnes à la main + mobilier en terre cuite	0	1	0	0	1	0,06
Urne à la main + mobilier céramique à la main	2	2	0	0	4	0,3
Urne à la main + mobilier d'os	0	2	0	0	2	0,13
Urne décorée à la main + mobilier céramique décoré au tour	0	1	0	0	1	0,06
Urne au tour + mobilier de verres	2	1	0	0	3	0,2
Urne à la main + mobilier d'os	0	0	1	2	3	0,2
Urne à la main + mobilier céramique au tour	1	0	1	0	2	0,13
Urne au tour + mobilier céramique au tour	4	0	2	2	8	0,5
Urne décorée à la main + mobilier céramique à la main	0	0	0	1	1	0,06
Urne décorée au tour + mobilier céramique au tour	1	0	0	0	1	0,06
Urne au tour + mobilier céramique décoré à la main	1	0	0	0	1	0,06
Urne au tour + tumulus	1	0	0	0	1	0,06
Urne décorée à la main + mobilier d'armes	1	0	0	0	1	0,06
Urne à la main + mobilier céramique décoré à la main	1	0	0	0	1	0,06
Sans urne + mobilier d'armes	1	1	0	0	2	0,13
Sans urne ni mobilier	0	0	1	0	1	0,06
TOTAL	459	352	342	297	1450	
POURCENTAGE	31,6	24,2	23,5	20,4		

Fig. 10 Mobiliers funéraires et zones de la nécropole de Las Cogotas (d'après González-Tablas Sastre).

En ce qui concerne le groupe apparemment dirigeant (environ 20% des tombes), il apparaît comme très hétéroclite en en juger par la quantité et la nature du mobilier funéraire de chaque tombe. Toutes les sépultures ne renfermant pas d'armes, la qualité sociale du personnage incinéré peut se manifester par la riche décoration de l'urne, la présence d'un abondant mobilier en pierre, métal ou céramique. Les tombes renfermant des armes sont celles d'une élite militaire. Ces dernières sépultures représentent quelque 2,5% du total des 1500 tombes fouillées (environ). Cette élite militaire était elle-même subdivisée en une aristocratie de chefs militaires puissamment armés et équipés (épées, poignards avec niellures d'argent), et de possibles hommes de guerre de rang inférieur dont les tombes n'ont révélé que des pointes de lance, des piques... L'identification sociale précise de ce dernier groupe demeure néanmoins incertaine. Il est intéressant de noter que ces sépultures renfermant des

armes plus ou moins sophistiquées sont les plus nombreuses dans la zone I de la nécropole, là où précisément la proportion des urnes au tour par rapport aux urnes faites à la main est la moins importante (190/139) mais aussi la plus proche du *castro* (Kurtz, 1987, p. 263-265; González-Tablas, 1985, p. 44). On peut déduire que cette élite militaire n'est pas à mettre en relation avec un groupe exogène utilisant exclusivement une céramique au tour et qui se serait imposé à la population indigène moins évoluée sur le plan technique. La réalité a dû être infiniment plus complexe.

Si les urnes des guerriers sont majoritairement faites au tour, presque toutes sans décoration, les urnes des sépultures sans mobilier funéraire et présentant des décorations sont dans leur grande majorité fabriquées à la main. Ces tombes représentent environ 8% de l'ensemble des sépultures fouillées et publiées. La décoration de ces urnes devait, au même titre que les armes, être un élément de prestige social pour un groupe privilégié mais non guerrier, peut-être issu du fonds indigène, même si une partie de ces urnes décorées sont fabriquées au tour. Ces urnes décorées, notamment de motifs astraux, contenaient peut-être les cendres d'enfants ou d'individus exerçant des fonctions religieuses, mais dans ce dernier cas l'absence de mobilier s'explique alors difficilement. L'hypothèse selon laquelle ces urnes sans mobilier funéraire mais richement décorées contiendraient les restes de femmes semblent peu crédible (González-Tablas, 1985, p. 46). Pourquoi cette absence de mobilier funéraire tels que des bijoux et autres attributs féminins, surtout s'il s'agit des épouses des chefs militaires précédemment évoqués? Rien ne nous autorise à formellement identifier les sépultures de femmes et d'enfants dont les cendres pouvaient être mélangées à celles du mari et du père dans la même urne. Plus vraisemblablement, les tombes contenant des fusaïoles (mais très rarement accompagnées de bijoux) pouvaient être celles des femmes (environ 20% des tombes avec mobilier).

La plus grande partie des sépultures comportant un mobilier funéraire contenaient non pas des armes mais divers objets en métal, en pierre ou en céramique. Ces tombes sont sans doute celles des couches sociales moyennes de la population du *castro* voisin, pour la plupart des artisans: forgerons, charpentiers, sculpteurs, d'après les outils métalliques retrouvés, mais aussi tisserands dont on a retrouvé des restes de métiers à tisser; le matériel céramique indique peut-être une fonction de potier.

Les trois quarts des tombes ne comportent ni mobilier funéraire ni urnes décorées. L'identification des personnages incinérés dans ces conditions reste problématique. Il pourrait s'agir d'un groupe social défavorisé, mais numériquement dominant (Fig. 11).

Enfin, trois tombes contenaient des objets en verre, cinq sépultures des ossements et deux autres de la céramique peinte sans doute de provenance extérieure. On peut émettre l'hypothèse que ces individus n'étaient pas originaire du lieu, peut-être des commerçants de passage et décédés à Las Cogotas.

	Total	Zone Ia	Zone Ib	Zone II	Zone III	Zone IV	Zone V
Nombre de sépultures	1469	387	81	354	345	299	3
Nombre de sépultures avec mobilier	247	78	14	67	47	41	-

Fig. 11 Sépultures et sépultures avec mobilier dans la nécropole de Las Cogotas (d'après Kurtz, 1987).

En résumé, la population du *castro* de Las Cogotas semble s'articuler autour de quelques principaux groupes sociaux:

- *Les milieux dirigeants:*

Les chefs militaires: leurs tombes se caractérisent par un mobilier comprenant des éléments de prestige et d'autorité: harnais, poignards ou épées avec fourreau, boucliers, décorations avec damasquinures d'argent (Cabré, 1932, p. 146-147) (Figs. 12 et 13). Ce groupe devait occuper le sommet de la pyramide sociale et, sans doute, être à la tête des structures supra-familiales articulant la société vettonne. A cette catégorie, appartiendraient 27 tombes, soit seulement à peine 2% du total.

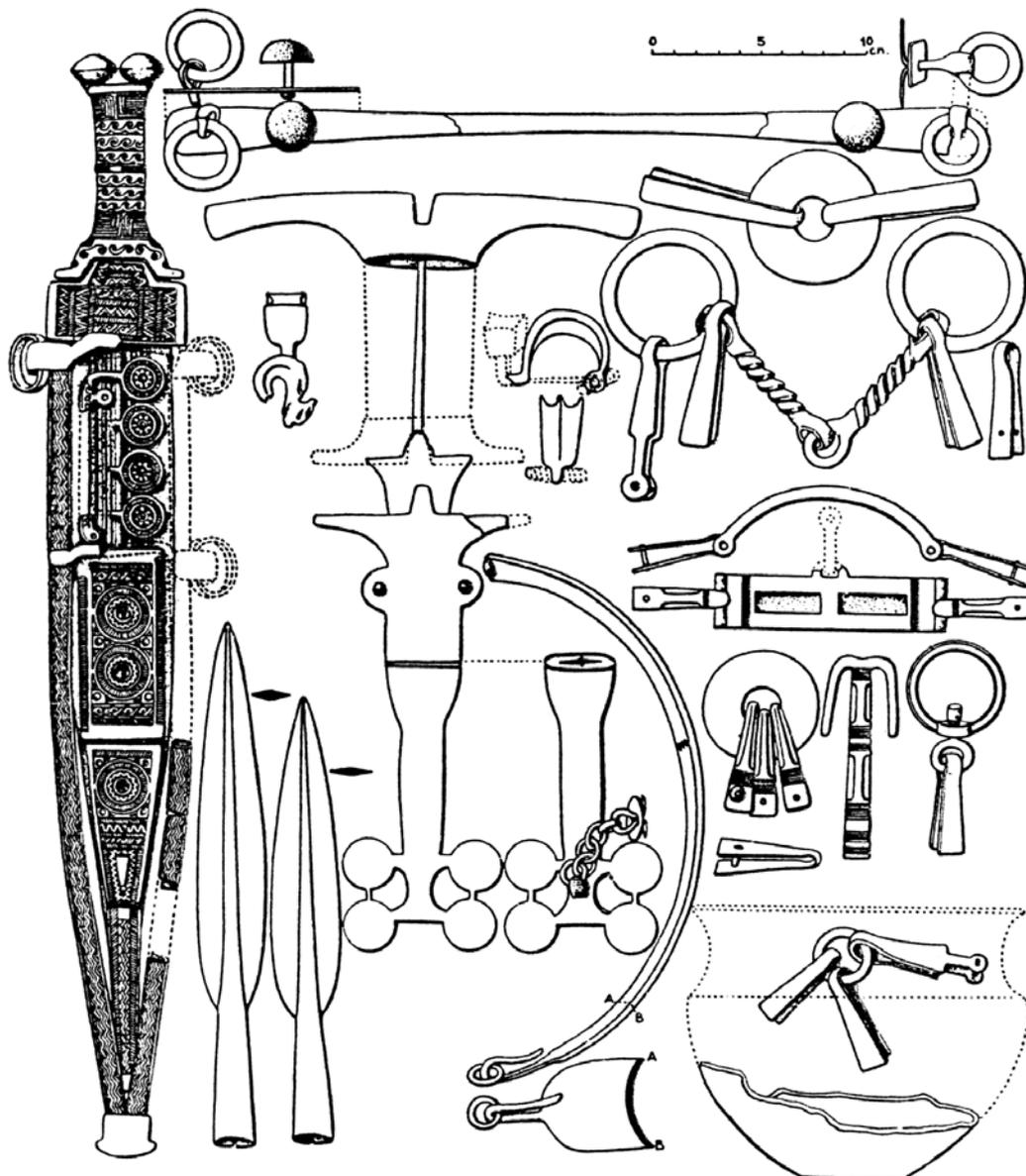


Fig. 12 Mobilier funéraire de la tombe n.º 509 de la nécropole de las Cogotas (d'après Cabré, 1932).

Un autre groupe privilégié peut être inclu dans ces milieux dirigeants: comme nous l'avons vu, il pourrait s'agir d'une élite religieuse, à moins que nous ne soyons en présence des membres de la famille de ces aristocrates (épouses, enfants) (Castro Martínez, 1986, p. 132).

Les guerriers: leur mobilier funéraire est constitué d'armes peu représentatives d'un important pouvoir d'autorité: lances, couteaux... Ces individus pourraient constituer la garde personnelle des chefs militaires, leurs clients (*ambacti*?). Sans doute revêtu d'un pouvoir réel vis-à-vis des catégories moyennes et pauvres, ce groupe formait une catégorie sociale intermédiaire entre ces dernières et l'aristocratie dirigeante.

- *Les catégories moyennes: principalement constituées d'artisans.*
- *Les milieux défavorisés:*
les plus nombreux, sans mobilier funéraire et auxquels appartenaient vraisemblablement les esclaves et travailleurs libres astreints aux tâches de construction et de consolidation des murailles des *castros*, les travaux agricoles (une seule faucille retrouvée dans la tombe 632), les tâches pastorales, sans oublier la confection des sculptures zoomorphes.



Fig. 13 Poignée niellée d'une des armes de la tombe n.º 200 de la nécropole de La Osera (d'après Cabré et Molinero, 1950).

Il est bien sûr tout à fait possible de procéder à une classification encore plus précise, comme l'a fait J. R. Álvarez-Sanchís qui distingue pour sa part cinq catégories en incluant dans le second groupe aussi bien les guerriers que les artisans et les prêtres (Álvarez-Sanchís, 1999, p. 295).

La question des esclaves

Une question importante est de se demander si les milieux défavorisés étaient de statut libre ou servile. En d'autres termes, l'esclavage était-il répandu dans la Vettonnie préromaine?

Il nous faut tout d'abord rappeler que l'archéologie, funéraire ou non, est totalement muette à ce sujet. Si on laisse de côté l'épigraphie impériale (l'esclavage aurait pu être introduit lors du contact avec Rome), nous disposons de deux textes littéraires, l'un écrit par Polyen, l'autre par Plutarque, qui font référence à la présence d'esclaves dans la Salamanque assiégée par les troupes carthaginoises (Bejarano, 1955, p. 91-92, 104-109):

Polyen, VII, 48: "... et Hannibal revint avec son armée, et lança ses soldats pour qu'ils mettent à sac la cité. Les barbares supplient qu'on les laisse sortir en tunique avec les femmes en laissant les armes, les objets de valeur et les esclaves...".

Plutarque, *De mul. virt.*, 248E: “Aussi les Barbares furent pris de panique, et ceux de condition libre acceptèrent de sortir, uniquement revêtus de leurs tuniques, en laissant dans la ville les armes, les richesses et les esclaves.”

Le terme *andrapoda* utilisé par Plutarque semble nous renseigner sur l'origine de ces esclaves: des prisonniers de guerre, ce qui n'a rien d'étonnant quand on connaît la tradition guerrière des Vettons, leur activité de razzias et leur engagement dans les combats contre les Romains aux côtés d'autres peuples de la Meseta. Si l'existence d'esclaves dans la Salamanque du III^e siècle av. J.-C. ne semble guère faire de doute pour Polyen et Plutarque, il nous faut cependant émettre quelques remarques.

Ces *andrapoda* ne seraient-ils pas des individus d'un rang social très inférieur, placés dans une situation proche de l'esclavage vis-à-vis des *éleuthérous* ou bien des personnes que l'on pourrait qualifier de dépendantes mais juridiquement libres? Cette interprétation ne tient pas dans la mesure où Polyen et Plutarque, dans leur façon de décrire les événements, ne semblent pas accorder plus d'importance à ces *andrapoda* qu'aux armes et richesses que les habitants de Salamanque sont autorisés à laisser à l'intérieur de la ville. Certes ces derniers tiennent à leurs esclaves, mais pas pour des raisons humanitaires; ceux-ci sont véritablement considérés comme des esclaves c'est-à-dire comme du bétail humain qu'il convient de préserver au même titre que des armes, des outils et autres biens utiles, d'où l'utilisation du mot *andrapoda* à la place de celui de *douloi* (Gschitnzer, 1964; Straus, 1976, p. 336).

La Salamanque assiégée par Hannibal est considérée comme vaccéenne par tous les auteurs qui mentionnent cet épisode: Polyen, Plutarque mais aussi Tite-Live et Polybe (Polybe, III, 14, 1; III, 14, 3; Tite-Live, XXI, 5). Diodore de Sicile, V, 34, fait d'ailleurs allusion à un système de collectivisme agraire pratiqué par les Vaccéens, qui impliquerait une utilisation, voire une propriété collective des esclaves (théorie réfutée par Solana, 1994, p. 275; Salinas, 1990, p. 429-435). Si on accepte cette appartenance ethnique de Salamanque, rien n'indique formellement que les villes vettonnes renfermaient des populations d'esclaves, mais on voit mal pourquoi les belliqueux Vettons n'auraient pas été concernés par une pratique générale au monde antique. Si on admet donc l'existence d'esclaves en Vettonnie au III^e siècle av. J.-C., est-on pour autant assuré de leur existence durant les siècles qui précèdent?

Face au manque de certitudes quant à l'existence même de l'esclavage dans la Vettonnie préromaine, nous ne pouvons que nous rallier à l'hypothèse la plus probable. La tradition guerrière des Vettons pendant tout le 2^d Âge du Fer, leur activité belliqueuse durant les guerres sertoriennes, leurs razzias en pays voisins, tout cela a dû aboutir à la constitution d'une population servile relativement abondante, sans parler de tous ceux qui pouvaient être réduits en esclavage pour avoir enfreint les règles de leur communauté. Les tâches qui étaient confiées à ces esclaves peuvent aisément se deviner: travail minier, construction et rénovation des structures défensives et, sans doute, activités pastorales et agricoles.

Conclusion

Au terme de cette étude, trois caractéristiques principales semblent se détacher de cette population vettonne de la période préromaine; cette société se caractérise par son caractère pastoral, guerrier et aristocratique. Nous avons essayé de mettre en relief le caractère pastoral de la société vettonne en évoquant la nature des sols, l'existence de voies de transhumance, la présence d'un grand nombre de *verracos* et de *toros* qui, malgré la diversité des interprétations quant à leur ori-

gine et leur signification, ne peuvent qu'être liés à un élevage important pratiqué par les Vettons. L'apport des sources littéraires et l'archéologie des *castros* confirment cette prédominance d'une économie d'élevage. Il est plus difficile de cerner les caractères de la population pratiquant cet élevage: sans doute ces animaux appartenaient à l'élite dominante et étaient gardés par des bergers qui pouvaient être de condition servile mais qui n'ont laissé aucune trace. Concernant la société guerrière, les sources littéraires, qui n'évoquent cependant que des événements relativement récents (pas antérieurs au III^e siècle av. J.-C.), sont confirmées par les données archéologiques: tant l'aspect des *castros* que les armes et équipements équestres retrouvés dans les nécropoles témoignent de cet aspect militaire de la société vettonne. On entrevoit également l'existence d'un groupe dirigeant, relativement restreint mais nanti, et notamment une caste aristocratique et militaire, possédant armes finement décorées et combattant sans doute à cheval. L'autorité de ces personnalités ne semble pas seulement reposer sur la force mais sur leur position dominante au sein d'une structure supra-familiale. Cette société devait en effet s'articuler autour de communautés supra-familiales, comme c'est le cas dans le monde indo-européen, et à l'intérieur desquelles devaient se retrouver les différentes couches sociales précédemment évoquées. W. S. Kurtz pense même qu'il s'est produit à Las Cogotas un véritable phénomène de synoecisme: différentes communautés "définies par des systèmes de filiation familiale" se seraient regroupées au sein d'un même cadre d'habitation, sans pour autant abandonner un même type de structure sociale caractéristique d'un habitat non urbain (Kurtz, 1987, p. 276-277). Nous serions donc en présence, au 2^d Âge du Fer, d'une communauté articulée en différents groupes gentilitaires, ces derniers connaissant un phénomène de dissolution progressive en raison du regroupement "urbain". Le problème est que ces groupes suprafamiliaux, gentilités ou quel que soit le nom qu'on voudra leur donner, ne sont véritablement attestés que sur l'épigraphie du Haut-Empire. Mais le caractère très "dégénéré" que ces structures présentent sous le Haut-Empire nous incite à penser qu'elles existaient et étaient une réalité beaucoup plus concrète avant la conquête romaine.

BIBLIOGRAPHIE

- ALMAGRO-GORBEA, M.; DÁVILA, A. (1995) - El área superficial de los oppida en la Hispania "céltica". *Complutum*. Madrid. 6, p. 209-233.
- ALONSO HERNÁNDEZ, P.; BENITO LÓPEZ, J. E. (1991-92) - Figuras zoomorfas de barro de la Edad del Hierro en la Meseta norte. *Zephyrus*. Salamanca. 34-35, p. 526-536.
- ALONSO HERNÁNDEZ, P.; BENITO LÓPEZ, J. E. (1992) - Una cabeza de caballo procedente del castro de Las Cogotas (Cardeñosa, Ávila). *Trabajos de Prehistoria*. Madrid. 49, p. 365-372.
- ALONSO-NUÑEZ, J. M. (1991) - Los Vettones en Estrabón. *Studia Historica. Historia Antigua*. Salamanca. 9, p. 85-87.
- ÁLVAREZ ROJAS, A.; GIL MONTES, J. (1988) - Aproximación al estudio de las vías de comunicación en el primer milenio antes de Cristo en Extremadura. *Trabajos de Prehistoria*. Madrid. 45, p. 305-316.
- ÁLVAREZ-SANCHÍS, J. R. (1990) - Los "verracos" del Valle del Amblés (Ávila): del análisis espacial a la interpretación socio-económica. *Trabajos de Prehistoria*. Madrid. 47, p. 201-233.
- ÁLVAREZ-SANCHÍS, J. R. (1991) - La producción doméstica. In GARCÍA CASTRO, J. A., ed. - *Los Celtas en la Península Ibérica*. Madrid: Zugarto, p. 77-81.
- ÁLVAREZ-SANCHÍS, J. R. (1993a) - Los castros de Ávila. In ALMAGRO-GORBEA, M.; RUIZ ZAPATERO, G., eds. - *Los Celtas: Hispania y Europa*. Madrid: Actas, p. 255-284.
- ÁLVAREZ-SANCHÍS, J. R. (1993b) - En busca del verraco perdido. Aportaciones a la escultura zoomorfa de la Edad del Hierro en la Meseta. *Complutum*. Madrid. 4, p. 157-168.
- ÁLVAREZ-SANCHÍS, J. R. (1998) - Verracos vettones y espacios sociales: Arqueología del Paisaje en la Edad del Hierro. *Arqueología Espacial*. Teruel. 19-20, p. 609-631.

- ÁLVAREZ-SANCHÍS, J. R. (1999) - *Los Vettones*. Madrid: Real Academia de la Historia.
- ÁLVAREZ-SANCHÍS, J. R. (2001) - *Los Vettones*. In *Celtas y Vettones*. Ávila: Diputación Provincial, p. 259-278.
- ARGENTE OLIVER, J. L. (1986-87) - Hacia una clasificación tipológica y cronológica de las fibulas de la Edad del Hierro en la Meseta Norte. *Zephyrus*. Salamanca. 39-40, p. 147-164.
- AUDOUZE, F.; BUCHSENSCHUTZ, O. (1989) - *Villes, villages et campagnes de l'Europe celtique, du début du II^{ème} millénaire à la fin du I^{er} siècle av. J.-C.* Paris: Errance.
- AUJAC, G. (1966) - *Strabon et la science de son temps*. Paris: Les Belles Lettres.
- BALIL, A. (1971) - Casa y urbanismo en la España antigua. La Segunda Edad del Hierro. *Boletín del Seminario de Estudios de Arte y Arqueología*. Valladolid. 37, p. 5-83.
- BAQUEDANO, I. (1990) - Elementos relacionados con el caballo en tumbas inéditas de La Osera (zona II). In BURILLO, F., ed. - *Necrópolis celtibéricas. II Simposio sobre los Celtiberos*. Zaragoza: Institución "Fernando El Católico", p. 279-286.
- BAQUEDANO, I. (1996) - Elementos de filiación mediterránea en Ávila durante la I y II Edad del Hierro. *Boletín de la Asociación Española de Amigos de la Arqueología*. Madrid. 36, p. 73-90.
- BAQUEDANO, I.; ESCORZA, C. M. (1995) - La estadística y su aplicación en Arqueología. El ejemplo de las necrópolis vettonas. *Revista de Arqueología*. Madrid. 176, p. 26-37.
- BAQUEDANO, I.; ESCORZA, C. M. (1996) - Distribución espacial de una necrópolis de la II Edad del Hierro: la zona I de La Osera en Chamartín de la Sierra, Ávila. *Complutum*. Madrid. 7, p. 175-194.
- BARRIO MARTÍN, J. (1992) - El proceso de restauración y conservación de un conjunto de armas de hierro. Aproximación a su estudio tecnológico y cultural. *Cuadernos de Prehistoria y Arqueología de la Universidad Autónoma de Madrid*. Madrid. 19, p. 145-177.
- BEJARANO, V. (1955) - Fuentes antiguas para la historia de Salamanca. *Zephyrus*. Salamanca. 6, p. 89-119.
- BELTRÁN LLORIS, M. (1982) - *Museo de Cáceres. Sección de Arqueología*. Cáceres: Museo.
- BERROCAL-RANGEL, L. (1992) - *Los pueblos célticos del suroeste de la Península Ibérica*. Madrid: Universidad Complutense.
- BLANCO FREIJEIRO, A. (1984) - Museo de los verracos celtibéricos. *Boletín de la Real Academia de la Historia*. Madrid. 181:1, p. 1-60.
- BLÁZQUEZ CERRATO, C. (1995) - Sobre las cecas celtibéricas de Tamusia y Sekaisa y su relación con Extremadura. *Archivo Español de Arqueología*. Madrid. 71-72, p. 243-258.
- BLÁZQUEZ, J. M. (1962) - Bronces prerromanos del Museo Provincial de Cáceres. *Archivo Español de Arqueología*. Madrid. 35, p. 128-131.
- BLÁZQUEZ, J. M. (1975) - *Diccionario de las religiones prerromanas de Hispania*. Madrid: Istmo.
- BLÁZQUEZ, J. M. (1978) - *Economía de la Hispania romana*. Bilbao: Nájera.
- BLÁZQUEZ, J. M. (1971) - La Iberia de Estrabón. *Hispania Antiqua*. Valladolid. 1, p. 11-94.
- BONNAUD, C. (1999) - *Vettonia Antiqua. Peuplement et société dans l'ouest de la Meseta*. 5 vol., Poitiers (thèse dactylographiée).
- BONNAUD, C. (2001) - L'administration du territoire vetton à l'époque romaine - Statuts juridiques et institutions. *Conimbriga*. Coimbra. 40, p. 5-35.
- BONNAUD, C. (2005) - Les castros vettons et leurs populations au Second Âge du Fer (V^e siècle - II^e siècle av. J.-C., I: implantation et systèmes défensifs. *Revista Portuguesa de Arqueologia*. Lisboa. 8:1, p. 151-161.
- BUSTOS PRETEL, V.; MOLERO GUTIÉRREZ, G.; BREA LÓPEZ, P. (1989) - Estudio faunístico del yacimiento de Villasviejas. In HERNÁNDEZ, F. [et al.] - *Excavaciones en el castro de Villasviejas del Tamuja (Botija, Cáceres)*. Mérida: Consejería de Educación y Cultura de la Junta de Extremadura, p. 144-153.
- CABELLO CAJA, R. (1991-1992) - La cerámica pintada de la II Edad de Hierro en la cuenca media del Tajo. *Norba*. 11-12, p. 99-128.
- CABRÉ AGUILÓ, J. (1930) - *Excavaciones en Las Cogotas, Cardenosa (Ávila), I: el castro*. Madrid: Junta Superior de Excavaciones y Antigüedades.
- CABRÉ AGUILÓ, J. (1932) - *Excavaciones en Las Cogotas, Cardenosa (Ávila), II: la necrópolis*. Madrid: Junta Superior de Excavaciones y Antigüedades.
- CABRÉ AGUILÓ, J. (1939-1940) - La "caetra" y el "scutum" en Hispania durante la Segunda Edad del Hierro. *Boletín del Seminario de Estudios de Arte y Arqueología*. Valladolid. 6, p. 57-83.
- CABRÉ AGUILÓ, J.; CABRÉ DE MORÁN, E.; MOLINERO PÉREZ, A. (1950) - *El castro y la necrópolis del Hierro celtico de Chamartín de la Sierra (Ávila)*. Madrid: Ministerio de Educación Nacional.
- CABRÉ DE MORÁN, M. E. (1990) - Espadas y puñales de las necrópolis celtibéricas. In BURILLO, F., ed. - *Necrópolis celtibéricas. II Simposio sobre los Celtiberos (Daroca, 1988)*. Zaragoza: Institución "Fernando El Católico", p. 205-224.
- CABRÉ DE MORÁN, M. E.; MORÁN CABRÉ, J. A. (1978) - Fibulas hispánicas con apéndice caudal zoomorfo. *Boletín de la Asociación Española de Amigos de la Arqueología*. Madrid. 9, p. 8-22.
- CABRÉ DE MORÁN, M. E.; MORÁN CABRÉ, J. A. (1979) - Ensayo tipológico de las fibulas con esquema de La Tène en la Meseta hispánica. *Boletín de la Asociación Española de Amigos de la Arqueología*. Madrid. 11-12, p. 10-26.

- CABRÉ DE MORÁN, M. E.; MORÁN CABRÉ, J. A. (1984) - Cabré y la arqueología céltica mesetana del Hierro II. In *Juan Cabré Aguiló (1882-1982). Encuentro de homenaje*. Zaragoza: Institución "Fernando El Católico", p. 65-78.
- CABRÉ DE MORÁN, M. E.; MORÁN CABRÉ, J. A. (1979) - Aportación al estudio de las espadas "Alcacer do Sal". Una nueva serie descubierta en la necrópolis de La Osera (Chamartín de la Sierra, Ávila). In *XV Congreso Nacional de Arqueología (Lugo, 1977)*. Zaragoza: Secretaría de los Congresos, p. 613-619.
- CABRÉ DE MORÁN, M. E.; MORÁN CABRÉ, J. A. (1990) - Pinzas ibéricas caladas "tipo Cigarralejo" en la necrópolis de La Osera (Ávila). *Verdolay*. Murcia. 2, p. 77-80.
- CALDENTEY, P.; LÓPEZ, J.; MENÉNDEZ, L. R. (1996) - Nuevos recipientes metálicos: la problemática de su distribución peninsular. *Zephyrus*. Salamanca. 49, p. 191-209.
- CARO BAROJA, C. (1976) - *Los pueblos de España, ensayo de etnología*. Madrid: Istmo.
- CASTAÑOS UGARTE, P. M. (1988) - Estudio de los restos óseos del poblado prerromano de la "Villavieja de la Orden" (Alcántara, Cáceres). *Extremadura Arqueológica*. Cáceres. 1, p. 109-118.
- CASTAÑOS UGARTE, P. M. (1991) - Animales domésticos y salvajes en Extremadura. Origen y evolución. *Revista de Estudios Extremeños*. Badajoz. 47, p. 9-66.
- CASTRO MARTÍNEZ, P. V. (1986) - Organización espacial y jerarquización social en las necrópolis de Las Cogotas (Ávila). *Arqueología Espacial*. Teruel. 9, p. 127-138.
- CERDEÑO, M. L.; CABANES, E. (1994) - El simbolismo del jabalí en el ámbito celta peninsular. *Trabajos de Prehistoria*. Madrid. 51, p. 103-119.
- CIVANTOS MAYO, E. - La cerámica ibérica gris con barniz rojo de la necrópolis de La Coraja (Aldeacentenera, Cáceres). In *Actas del Coloquio de Historia Antigua de Andalucía (Córdoba, 1988), II*. Córdoba: Monte de Piedad y Caja de Ahorros, p. 283-297.
- CUADRADO DÍAZ, E. (1969) - Origen y desarrollo de la cerámica de barniz rojo en el mundo tartésico. In *Tartessos y sus problemas. V Symposium Internacional de la Prehistoria Peninsular, Jerez de la Frontera, 1968*. Barcelona: Universidad, p. 257-290.
- DELGADO LINACERO, C. (1996) - *El toro en el Mediterráneo. Análisis de su presencia y significado en las grandes culturas del mundo antiguo*. Dueñas: Ediciones Publicitarias Simancas.
- DOMERGUE, C. (1990) - *Les mines de la Péninsule Ibérique dans l'antiquité romaine*. Roma: École Française de Rome.
- ESTEBAN ORTEGA, J. (1993) - El poblado y la necrópolis de La Coraja, Aldeacentenera (Cáceres). In *El proceso histórico de la Lusitania oriental en época prerromana y romana*. Mérida: Museo Nacional de Arte Romano, p. 55-112.
- ESTEBAN ORTEGA, J., SÁNCHEZ ABAL, J. L.; FERNÁNDEZ CORRALES, J. M. (1988) - *La necrópolis del castro del Castillejo de la Orden, Alcántara (Cáceres)*. Cáceres: Consejería de Educación y Cultura.
- FABIÁN GARCÍA, J. F. (1986-1987) - El Bronce Final y la Edad del Hierro en el Cerro del Berrueco (Ávila-Salamanca). *Zephyrus*. Salamanca. 39-40, p. 273-287.
- FERNÁNDEZ GÓMEZ, F. (1986) - *Excavaciones arqueológicas en El Raso de Candeleda*. Ávila: Diputación Provincial de Ávila. Institución Gran Duque de Alba.
- FERNÁNDEZ GÓMEZ, F. (1991a) - Los poblados y las casas. In GARCÍA CASTRO, J. A., ed. - *Los Celtas en la Península Ibérica*. Madrid: Zugarto, p. 41-51.
- FERNÁNDEZ GÓMEZ, F. (1991b) - Los Castillejos de Sanchorreja, Cogotas I y Cogotas II. *Revista de Arqueología*. Madrid. 122, p. 6-7.
- FERNÁNDEZ GÓMEZ, F. (1993) - El Raso de Candeleda (Ávila). De la protohistoria a la romanización. In *El proceso histórico de la Lusitania oriental en época prerromana y romana*. Mérida: Museo Nacional de Arte Romano, p. 147-190.
- FERNÁNDEZ GÓMEZ, F. (1995) - La Edad del Hierro. In MARINÉ, M., ed. - *Historia de Ávila, I: Prehistoria e Historia Antigua*. Ávila: Institución Gran Duque de Alba, p. 105-269.
- FERNÁNDEZ GÓMEZ, F. (1996) - Joyas de oro en castros de la Meseta: Ulaca y El Raso de Candeleda (Ávila). *Numantia*. Soria. 6, p. 9-30.
- FERNÁNDEZ GÓMEZ, F. (1997) - *La necrópolis de la Edad del Hierro de "El Raso" (Candeleda, Ávila). "Las Guijas, B"*. Zamora: Junta de Castilla y León.
- FERNÁNDEZ GÓMEZ, F. (2001) - El Raso de Candeleda. In *Celtas y Vettones*. Ávila: Diputación Provincial, p. 295-303.
- FERNÁNDEZ GÓMEZ, F.; ALONSO, J.; LÓPEZ, M. R. (1986-1987) - Evolución y cronología de El Raso (Ávila). *Zephyrus*. Salamanca. 39-40, p. 265-271.
- FERNÁNDEZ NIETO, J. F. (1970-1971) - Aurífer Tagus. *Zephyrus*. Salamanca. 21-22, p. 245-259.
- GARCÍA Y BELLIDO, A. (1933) - Sobre el probable origen del puñal español posthallstático del tipo llamado de "Miraveche" o del "Monte Bernorio". *Investigación y Progreso*. Madrid. 7, p. 207ss.
- GARCÍA Y BELLIDO, A. (1968) - *España y los Españoles hace dos mil años según la "Geografía" de Strabón*. Madrid: Espasa-Calpe.
- GARCÍA MARTÍN, P., ed. (1991) - *Cañadas, cordeles y veredas*. Valladolid: Junta de Castilla y León.
- GÓMEZ PANTOJA, J. (1995a) - Buscando a los pastores. *Trabalhos de Antropologia e Etnologia*. Porto. 33-34:3-4, p. 445-459.
- GÓMEZ PANTOJA, J. (1995b) - Pastores y trashumantes de Hispania. In BURILLO, F., ed. - *El poblamiento celtibérico. III Simposio sobre los Celtiberos, Daroca, 1991*. Zaragoza: Institución "Fernando El Católico", p. 495-505.

- GONZÁLEZ CORDERO, A.; ALVARADO, M.; BARROSO, F. (1993) - Las joyas orientalizantes de Villanueva de la Vera (Cáceres). *Trabajos de Prehistoria*. Madrid. 50, p. 249-262.
- GONZÁLEZ-TABLAS, F. J. (1983) - *Los Castillejos de Sanchorreja y su incidencia en las culturas del Bronce Final y de la Edad del Hierro de la Meseta Norte*. Salamanca: Universidad.
- GONZÁLEZ-TABLAS, F. J. (1983-1984) - Protohistoria de Salamanca: hábitats e cronología. *Portugalia*. Porto. 4-5, p. 147-149.
- GONZÁLEZ-TABLAS, F. J. (1985) - La necrópolis de Trasguija: aproximación al estudio de la estructura social de Las Cogotas. *Norba*. Cáceres. 6, p. 43-51.
- GONZÁLEZ-TABLAS, F. J. (1990) - *La necrópolis de Los Castillejos de Sanchorreja*. Salamanca: Universidad.
- GONZÁLEZ-TABLAS, F. J.; ARIAS, L.; BENITO, J. M. (1986) - Estudio de la relación relieve/sistema defensivo en los castros abulenses (fines de la Edad del Bronce - Edad del Hierro). *Arqueología Espacial*. Teruel. 9, p. 113-125.
- GRINÓ, B. de (1989) - *Los puñales de tipo Bernorio-Miraveche: una arma de la Segunda Edad del Hierro en la cuenca del Hierro*. Oxford: British Archaeological Reports.
- GSCHNITZNER, F. (1964) - *Studien zur griechischen Terminologie der Sklaverei. I. Teil: Grundzüge des vorhellenistischen Sprachgebrauchs*. Wiesbaden: Akademie der Wissenschaften und der Literatur im Mainz in Kommission bei Franz Steiner.
- HERNÁNDEZ GIMÉNEZ, F. (1967) - Los caminos de Córdoba a Noroeste en época romana. *Al-Andalus*. Granada. 32. p. 37-123, 278-358.
- HERNÁNDEZ HERNÁNDEZ, F. (1981) - Cerámica con decoración "a peine". *Trabajos de Prehistoria*. Madrid. 38, p. 317-326.
- HERNÁNDEZ HERNÁNDEZ, F. (1982) - La escultura zoomorfa del Occidente peninsular. *Trabajos de Prehistoria*. Madrid. 39, p. 211-239.
- HERNÁNDEZ HERNÁNDEZ, F. (1986-1987) - Hallazgo "in situ" de unos útiles de trabajo. *Zephyrus*. Salamanca. 39-40, p. 419-423.
- HERNÁNDEZ HERNÁNDEZ, F.; RODRÍGUEZ, M. D.; SÁNCHEZ, M. A. (1989) - *Excavaciones en el Castro de Villasviejas del Tamuja (Botija, Cáceres)*. Mérida: Consejería de Educación y Cultura de la Junta de Extremadura.
- HERNÁNDEZ HERNÁNDEZ, F. (1993) - El yacimiento de Villasviejas y el proceso romanizador. In *El proceso histórico de la Lusitania oriental en época prerromana y romana*. Mérida: Museo Nacional de Arte Romano, p. 113-144.
- HERNÁNDEZ HERNÁNDEZ, F.; GALÁN DOMINGO, E. (1996) - La necrópolis de El Mercadillo (Botija, Cáceres). *Extremadura Arqueológica*. Cáceres. 2, p. 247-253.
- KURTZ, W. S. (1986-1987) - Los arreos de caballo en la necrópolis de Las Cogotas (Cardeñosa, Ávila). *Zephyrus*. Salamanca. 39-40, p. 459-472.
- KURTZ, W. S. (1986-1987) - El armamento en la necrópolis de Las Cogotas (Cardeñosa, Ávila). *Zephyrus*. Salamanca. 39-40, p. 449-456.
- KURTZ, W. S. (1987) - *La necrópolis de Las Cogotas, I: Ajuares. Revisión de los materiales de la necrópolis de la Segunda Edad del Hierro en la Cuenca del Duero (España)*. Oxford: British Archaeological Reports.
- LENERZ-DE-WILDE, M. (1986-87) - Problemas de la datación de las fibulas en la Meseta hispánica. *Zephyrus*. Salamanca. 39-40, p. 199-213.
- LOMAS, F. J. (1980) - Pueblos celtas de la Península Ibérica. In BLÁZQUEZ, J. M.; LOMAS, F. J.; NIETO, J. F.; PRESEDO, F. - *Historia de España antigua, I: Protobistoria*. Madrid: Cátedra, p. 83-110.
- LÓPEZ CUEVILLAS, F. (1951) - Esculturas zoomorfas y antropomorfas de la cultura de los castros. *Cuadernos de Estudios Gallegos*. Santiago de Compostela. 19, p. 177-204.
- LÓPEZ MELERO, R.; SALAS MARTÍN, J.; SÁNCHEZ ABAL, J. L. (1984) - El Bronce de Alcántara, una dedito del 104 a.C. *Gerión*. Madrid. 2, p. 265-323.
- LÓPEZ MONTEAGUDO, G. (1979) - Precisiones cronológicas sobre unas hebillas de cinturón hispánicas. *Études Celtiques*. Paris. 16, p. 63-68.
- LÓPEZ MONTEAGUDO, G. (1979) - Particularidades escultóricas de los verracos. In *XV Congreso Arqueológico Nacional (Lugo, 1977)*. Zaragoza: Secretaría de los Congresos, p. 721-726.
- LÓPEZ MONTEAGUDO, G. (1982) - Las esculturas zoomorfas "célticas" de la península ibérica y sus paralelos polacos. *Archivo Español de Arqueología*. Madrid. 55, p. 3-30.
- LÓPEZ MONTEAGUDO, G. (1983) - *Expansión de los verracos y características de su cultura*. Madrid (thèse dactylographiée).
- LÓPEZ MONTEAGUDO, G. (1989) - *Esculturas zoomorfas celtas de la Península Ibérica (Anejos de Archivo Español de Arqueología)*. Madrid: CSIC.
- MADOZ, P. (1845-1850) - *Diccionario geográfico-histórico de España y sus posesiones de Ultramar*. 16 vol. Madrid.
- MALUQUER DE MOTES, J. (1951) - De la Salamanca primitiva. *Zephyrus*. Salamanca. 2, p. 61-84.
- MALUQUER DE MOTES, J. (1954) - Los pueblos de España céltica. In MENÉNDEZ PIDAL, R., ed. - *Historia de España, I: 3*. Madrid: Espasa, p. 5-194.
- MALUQUER DE MOTES, J. (1958a) - *Excavaciones arqueológicas en el Cerro del Berruoco*. Salamanca: Universidad.
- MALUQUER DE MOTES, J. (1958b) - *El castro de Los Castillejos de Sanchorreja*. Salamanca: Universidad.
- MALUQUER DE MOTES, J. (1968) - Excavaciones arqueológicas en el castro de "Las Merchanas" (Lumbrales, Salamanca). *Pyrenae*. Barcelona. 4, p. 101-128.

- MARINÉ, M.; RUIZ ZAPATERO, G. (1988) - Nuevas investigaciones en Las Cogotas. Una aplicación del 1% cultural. *Revista de Arqueología*. Madrid. 84, p. 46-53.
- MARTÍN BRAVO, A. M. (1991) - Aproximación a la economía de los castros del norte de Extremadura. In *Estudios en homenaje al Dr. Ponsich*. Madrid: Universidad Complutense, p. 169-180.
- MARTÍN BRAVO, A. M. (1993) - El poblamiento de la comarca de Alcántara (Cáceres) durante la Edad del Hierro. *Complutum*. Madrid. 4, p. 337-360.
- MARTÍN BRAVO, A. M. (1999) - *Los orígenes de Lusitania. El I milenio a. C. en la Alta Extremadura*. Madrid: Real Academia de la Historia.
- MARTÍN VALLS, R. (1971) - El castro del Picón de la Mora (Salamanca). *Boletín del Seminario de Estudios de Arte y Arqueología*. Valladolid. 37, p. 125-144.
- MARTÍN VALLS, R. (1973) - Insculturas del castro de Yecla de Yeltes: nuevos hallazgos y problemas cronológicos. *Boletín del Seminario de Estudios de Arte y Arqueología*. Valladolid. 39, p. 81-103.
- MARTÍN VALLS, R. (1974) - Variedades tipológicas en las esculturas zoomorfas de la Meseta. *Studia Archaeologica*. Valladolid. 32, p. 69-92.
- MARTÍN VALLS, R. (1983) - Las insculturas del castro salmantino de Yecla de Yeltes y sus relaciones con los petroglifos gallegos. *Zephyrus*. Salamanca. 38 p. 217-231.
- MARTÍN VALLS, R. (1985) - Segunda Edad del Hierro. Las culturas prerromanas. In DELIBES DEL CASTRO, G. [et al.] - *Historia de Castilla y León. I. La Prehistoria del Valle del Duero*. Valladolid: Ámbito Ediciones.
- MARTÍN VALLS, R. (1986-1987) - La Segunda Edad del Hierro: consideraciones sobre su periodización. *Zephyrus*. Salamanca. 39-40, p. 59-86.
- MARTÍN VALLS, R.; ESPARZA, A. (1992) - Génesis y evolución de la cultura celtibérica. *Complutum*. Madrid. 2-3, p. 259-279.
- MARTÍN VALLS, R.; BENET, N.; MACARRO, G. (1992) - Arqueología de Salamanca. In *Actas I Congreso de Historia de Salamanca. I*. Salamanca: Gráficas Ortega, p. 87-115.
- MEREDITH, C. (1998) - El factor minero: el caso del estaño y el poblado de Logrosán (Cáceres). In RODRÍGUEZ DÍAZ, A., ed. - *Extremadura protohistórica: paleoambiente, economía y poblamiento*. Cáceres: Universidad de Extremadura, p. 73-96.
- MOLINERO PÉREZ, A. (1958) - *Los yacimientos de la Edad del Hierro en Ávila*. Ávila.
- MORÁN BARDON, C. (1942) - Toros y verracos de la Edad del Hierro. *Archivo Español de Arqueología*. Madrid. 15, p. 249-251.
- MORET, P. (1991) - Les fortifications de l'Âge du Fer dans la Meseta espagnole: origine et diffusion des techniques de construction. *Mélanges de la Casa de Velázquez*. Madrid. 27, 1, p. 5-42.
- OLMOS ROMERA, R.; SÁNCHEZ FERNÁNDEZ, C. (1995) - Usos e ideologías del vino en las imágenes de la Hispania prerromana. In CELESTINO PÉREZ, S., ed. - *Arqueología del vino. Los orígenes del vino en Occidente*. Jerez de la Frontera: Consejo Regulador de las Denominaciones de Origen Jerez-Xeres-Sherry y Manzanilla de Sanlúcar de Barrameda, p. 105-136.
- ONGIL VALENTÍN, M. I. (1991) - Villasviejas del Tamuja (Botija, Cáceres). El poblado (1985-1990). *Extremadura Arqueológica*. Cáceres. 2, p. 247-253.
- PAREDES GUILLÉN, V. (1888) - *Historia de los framontanos celtiberos desde los más remotos tiempos hasta nuestros días*. Plasencia.
- PAREDES GUILLÉN, V. (1902) - Esculturas protohistóricas de la Península Ibérica. *Revista de Extremadura*. Cáceres. 4, p. 354-360.
- PEREIRA SIESO, J. (1988) - La cerámica pintada de la cuenca del Guadalquivir. I: Propuesta de clasificación. *Trabajos de Prehistoria*. Madrid. 45, p. 143-173.
- PEREIRA SIESO, J. (1989) - La cerámica pintada de la cuenca del Guadalquivir. II: Conclusiones. *Trabajos de Prehistoria*. Madrid. 46, p. 149-159.
- PÉREZ VILATELA, L. (1989-1990) - Etnias y divisiones interprovinciales hispano-romanas en Estrabón. *Kalathos*. Teruel. 9-10, p. 205-214.
- PINHO, J. de (1933) - Considerações sobre a religiosidade dos citanienses de Briteiros e Sabroso. In *Homenagem a Martins Sarmento*. Guimarães: Sociedade Martins Sarmento.
- PLÁCIDO SUÁREZ, D. (1987-1988) - Estrabón III: el testimonio hispano, la geografía y el imperialismo romana. *Habis*. Sevilla. 18-19, p. 242-256.
- PRADA JUNQUERA, M. de (1986) - Nuevas aportaciones al repertorio de los recipientes rituales metálicos con asas de mano en la Península Ibérica. *Trabajos de Prehistoria*. Madrid. 43, p. 99-142.
- QUESADA SANZ, F. (1992) - *Arma y símbolo: la falcata ibérica*. Alicante: Instituto de Cultura Juan Gil-Albert.
- QUESADA SANZ, F. (1997) - *El armamento ibérico. Estudio tipológico, geográfico, funcional, social y simbólico de las armas en la cultura ibérica (siglos VI-I a.C.)*. Montagnac: Monique Mergoïl.
- REDONDO, J. A.; ESTEBAN ORTEGA, J. (1992-93) - El hábitat rural indígena en la provincia de Cáceres: problemática de su estudio. *Studia Historica. Historia Antigua*. Salamanca. 10-11, p. 161-176.
- REDONDO, J. A.; ESTEBAN ORTEGA, J.; SALAS, J. (1991) - El castro de La Coraja de Aldeacentenera (Cáceres). *Extremadura Arqueológica*. Cáceres. 2, p. 269-282.
- RODRÍGUEZ ALMEIDA, E. (1955) - Contribución al estudio de los castros abulenses. *Zephyrus*. Salamanca. 6, p. 257-271.
- RODRÍGUEZ DÍAZ, A. (1990) - Continuidad y ruptura cultural durante la Segunda Edad del Hierro. In *La cultura tartésica y Extremadura*. Mérida: Museo Nacional de Arte Romano, p. 127-162.

- RODRÍGUEZ DÍAZ, A.; ENRÍQUEZ NAVASCUÉS, J. M. (1992) - Necrópolis protohistóricas en Extremadura. In BLÁNQUEZ PÉREZ, J. J.; ANTONA DEL VAL, V., eds. - *Congreso de Arqueología Ibérica: las necrópolis*. Madrid: Universidad Autónoma de Madrid, p. 531-562.
- ROLDÁN HERVÁS, J. M. (1971) - *Iter ab Emerita Asturicam. El camino de la Plata*. Salamanca: Universidad.
- RUIZ ZAPATERO, G.; ÁLVAREZ-SANCHÍS, J. R. (1995) - Las Cogotas: oppida and the roots of urbanism in the Spanish meseta. In CUNLIFFE, B.; KEAYS, S., eds. - *Social complexity and the development of towns in Iberia. From the Copper Age to the second century A. D.* Oxford: Oxford University Press, p. 209-235.
- SÁEZ FERNÁNDEZ, P. (1993) - La ganadería extremeña en la Antigüedad. In RODRÍGUEZ BECERRA, S., ed. - *Actas del Simposio Trashumancia y cultura pastoril en Extremadura*. Mérida: Asamblea de Extremadura, p. 37-49.
- SALINAS DE FRÍAS, M. (1982) - *La organización tribal de los Vetones*. Salamanca: Universidad.
- SALINAS DE FRÍAS, M. (1979) - Algunos aspectos económicos y sociales de los pueblos prerromanos de la Meseta. *Memorias de Historia Antigua*. Oviedo. 3, p. 73-80.
- SALINAS DE FRÍAS, M. (1985) - Conquista romana y cambio económico en Celtiberia (siglo II a. C. - I d. C.). In *In memoriam Agustín Díaz Toledo*. Granada: Universidad, p. 347-366.
- SALINAS DE FRÍAS, M. (1990) - El colectivismo agrario de los Vacceos: una revisión crítica. In *Primer Congreso de Historia de Zamora [Zamora, 14-18 de marzo de 1988]: actas*. [Zamora]: Instituto de Estudios "Florián de Ocampo" [etc.]. Tomo 2: *Prehistoria - Mundo antiguo*, p. 429-435.
- SALINAS DE FRÍAS, M. (réed. 1996) - *Conquista y romanización de Celtiberia*. Salamanca: Universidad.
- SALINAS DE FRÍAS, M. (1999) - En torno a viejas cuestiones: guerra, trashumancia y hospitalidad en la Hispania prerromana. In *VII Coloquio sobre Lenguas y Culturas Paleohispánicas (Zaragoza, 1997)*. Salamanca: Universidad, p. 281-293.
- SALINAS DE FRÍAS, M. (2001) - *Los Vetones. Indigenismo y romanización en el occidente de la Meseta*. Salamanca: Universidad.
- SÁNCHEZ ABAL, J. L.; GARCÍA JIMÉNEZ, S. (1988) - La ceca de Tamusia. In *Actas del Primer Congreso de Historia Antigua, 2*. Santiago de Compostela: Universidade, p. 149-190.
- SÁNCHEZ CORRIENDO, J. (1997) - ¿Bandidos lusitanos o pastores trashumantes? Apuntes para el estudio de la trashumancia en Hispania. *Hispania Antiqua*. Valladolid. 21, p. 69-92.
- SÁNCHEZ MORENO, E. (1995-1996) - El caballo entre los pueblos prerromanos de la Meseta Occidental. *Studia Historica. Historia Antigua*. Salamanca. 13-14, p. 207-229.
- SÁNCHEZ MORENO, E. (1996) - Los Vetones en las fuentes literarias: ¿una imagen sesgada? *Hispania Antiqua*. Valladolid. 20, p. 23-40.
- SÁNCHEZ MORENO, E. (1998) - De ganados, movimientos y contactos. Revisando la cuestión trashumante en la protohistoria hispana: la Meseta occidental. *Studia Historica. Historia Antigua*. Salamanca. 16, p. 53-84.
- SÁNCHEZ MORENO, E. (2000) - *Vetones: historia y arqueología de un pueblo prerromano*. Madrid: Universidad Autónoma de Madrid.
- SANTOS JÚNIOR, J. dos (1975) - A cultura dos berrões no Nordeste de Portugal. *Trabalhos de Antropologia e Etnologia*. Porto. 22:4, p. 353-515.
- SAYAS ABENGOECHEA, J. J.; LÓPEZ MELERO, R. (1991) - Vettones. In SOLANA SÁINZ, J. M., ed. - *Las entidades étnicas de la Meseta Norte de Hispania en época prerromana*. Valladolid: Universidad, p. 73-123.
- SCHULTEN, A. (1959-1963) - *Geografía y etnografía antiguas de la Península Ibérica*. Madrid: Consejo Superior de Investigaciones Científicas.
- SCHÜLE, W. (1969) - *Die Meseta-Kulturen der Iberischen Halbinsel*. Berlin: Walter de Gruyter.
- SOLANA SÁINZ, J. M. (1992) - Fuentes antiguas de Salamanca. In *I Congreso de Historia de Salamanca, Salamanca, 12-17 de junio de 1989, I*. Salamanca: Diputación, p. 269-283.
- STRAUS, J. A. (1976) - La terminologie de l'esclavage dans les papyrus grecs d'époque romaine trouvés en Egypte. In *Actes du colloque 1973 sur l'esclavage (Besançon, 1973)*. Paris, p. 335-350.
- TABOADA CHIVITE, J. (1949) - La cultura de los verracos en el noroeste hispánico. *Cuadernos de Estudios Gallegos*. Santiago de Compostela. 4, p. 5-26.
- TARRADELL, M. (1980) - Primeras culturas e Hispania romana. In TUÑÓN DE LARA, M., ed. - *Historia de España, 1*. Barcelona: Labor.
- TRANOY, A. (1981) - *La Galice romaine. Recherches sur le nord-ouest de la péninsule ibérique dans l'Antiquité*. Paris: CNRS.
- URBINA, D.; URQUIJO, C.; GARCÍA, O.; SÁNCHEZ, A. (1992) - Introducción al estudio de las fuentes de abastecimiento de hierro en el yacimiento prerromano de Arroyo Manzanas. In *Actas de las I Jornadas de Arqueología de Talavera de la Reina y sus tierras (Talavera de la Reina, 1990)*. Toledo: Diputación, p. 307-319.
- URBINA, D.; URQUIJO, C.; SÁNCHEZ, A.; ORTIZ, G. (1994) - Arqueología y yacimientos minerales en el occidente de los Montes de Toledo. *Zephyrus*. Salamanca. 47, p. 257-272.
- VAN DER VLIET, E. C. L. (1984) - L'ethnographie de Strabon: idéologie ou tradition? In PRONTERA, F., ed. - *Strabone. Contributi allo studio della personalità e dell'opera*. Perugia: Università degli Studi, p. 29-86.
- WATTENBERG, F. (1959) - *La región vaccea. Celtiberismo y romanización en la cuenca media del Duero*. Madrid: Instituto Nacional de Prehistoria.

